
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

# GUILLAUME LE CONQUÉRANT



Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

# GUILLAUME LE CONQUÉRANT

OU

## L'ANGLETERRE SOUS LES NORMANDS

OUVRAGE REVU

**PAR M. GUIZOT**

(1027-1087)

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

---

1864

# GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

---

## CHAPITRE PREMIER.

(1027-1035.)

Harlette la belle et Robert de Normandie. — Naissance de Guillaume. — Présages de sa grandeur. — Son éducation. — Robert le désigne pour son successeur avant de partir pour la Palestine. — Mort de Robert. — Guillaume, duc de Normandie.

« Un jour que le bon Robert, duc de Normandie, revenait de la chasse, il rencontra au bord d'un ruisseau, près de Falaise, une jeune fille qui blanchissait de la toile avec ses compagnes. Ce que sa jupe relevée laissait paraître de ses jambes et de ses pieds était si beau et si blanc que le duc en eut avis que la neige et les fleurs de lis pâliraient devant leur grande blancheur; émerveillé, il lui donna son amour. Harlette [1] était fille d'un tanneur, sage et courtoise, brave et belle, blonde avec un beau front et de beaux yeux où jamais ne se trouvait orgueil, mais rien que bénignité et franchise;

1. *Harlette*, *Alrez*, *Harlot*. Ce dernier nom, d'une signification peu honnête, lui est donné par l'historien anglais Hume; mais les historiens modernes normands le repoussent avec indignation.

car nulle ne fut mieux apprise, et elle avait une plus fine couleur que fleur de rose ou d'aubépine; tellement qu'elle surpassait toutes les autres beautés du royaume; et je vous en ai dit encore bien peu, sachez-le bien. Le duc la voulut sur toute chose. »

Il commanda aussitôt à un de ses officiers d'aller trouver le père d'Harlette et de lui dire qu'il voulait la prendre pour son amie, et l'aimer tendrement. Le père hésita quelque temps à consentir; il consulta tous ses parents, surtout un de ses frères, un saint homme, dit la chronique, et de grande religion. » Le saint homme fut d'avis que tout scrupule devait céder devant le bon plaisir du seigneur. « La donzelle bonnement représenta le bien qui leur en pouvait prendre, » et bientôt après elle fut conduite chez le duc Robert, qui l'aima comme il l'avait promis.

Or il arriva que, pendant son sommeil, Harlette fit un rêve qui l'agita tellement qu'elle se réveilla en jetant des cris; le duc en fut étonné, et lui demanda tendrement : « Qu'est-ce? belle, ne me celez rien; pourquoi avez vous été effrayée? — Sire, dit-elle, je sais que je ne dois rien vous celer. Or, il m'a semblé en mon sommeil qu'un arbre sortait de moi, et il était si grand, si droit, si merveilleux qu'il atteignait au ciel par-dessus nous. Son ombre, dont je suis effrayée, embrassait toute la Normandie, et la mer et la grande terre anglaise. Cela me déplaît et me pèse beaucoup, car je ne sais deviner ce qu'il en adviendra. » Quand le duc eut la chose

ouïe, il dit : « Belle et douce amie, cela signifie de grands biens, ayez donc toute confiance. »

En 1027, Harlette mit au monde un fils qu'on appela Guillaume, « et, comme pour augmenter les présages de sa grandeur et conquête, aussitôt que la sage-femme l'eut reçu et mis sans langes ni draps sur un petit tas de paille, il commença à frétiller et tirer la paille avec ses mains, ce que voyant, cette sage-femme dit : « Par ma foi, cet enfant « commence bien jeune à acquérir et amasser; « je ne sais ce qu'il ne fera pas, étant devenu « grand. »

La vigueur dont le fils d'Harlette avait fait preuve le jour de sa naissance, et qui avait paru aux femmes qui l'entouraient un nouveau présage de sa grandeur future, se développa rapidement; « il fut fort et beau en peu de temps, si animé et de tant d'esprit qu'à tous cela paraissait merveille. » Le duc Robert en était joyeux et fier; ses ennemis et ses rivaux s'en affligeaient, et regardaient d'un œil mécontent cet enfant qu'ils craignaient de voir un jour, malgré l'illégimité de sa naissance, appelé par la tendresse de son père à la succession du duché de Normandie. « Il avint un jour que Guillaume de Bellesme, dit le féroce Talvaz, seigneur de Séez, passant par Falaise, rencontra un écuyer qui tenait par la main Guillaume, fils du duc Robert; l'écuyer ui dit : « Monsieur, voici le fils du duc, votre seigneur. » Ledit Bellesme, ayant longuement contemplé l'enfant, va dire : « Maudit sois-tu de Dieu !

« Je suis certain que par toi et ta race seront mes « honneurs abaissés. »

Le duc Robert fit élever son fils auprès de lui à Falaise « très-honorablement, tout comme s'il était d'une épouse ; » il lui donna des compagnons dans son palais, et au milieu d'eux, dès les premières années de sa vie, Guillaume prit, même dans ses jeux, l'habitude et le goût du commandement. Il faisait ranger en bataille ses camarades, leur donnait des ordres impérieux, se faisait leur juge dans toutes les querelles, et jouait en miniature le rôle d'un souverain.

Guillaume reçut en même temps, dans le palais de son père, une éducation plus soignée et plus lettrée que celle de la plupart des princes de son siècle : à sept ans, il pouvait déjà lire et expliquer les Commentaires de César ; il s'intéressait vivement à ses études, et il en conserva tant de goût pour la culture d'esprit que, pendant toute sa vie, au milieu de passions et d'affaires bien étrangères aux lettres, il avait coutume de dire « qu'un roi ignorant n'était qu'un âne couronné. »

Depuis longtemps déjà la terre sainte attirait d'innombrables pèlerins, et, de tous côtés, grands et petits, jeunes et vieux, riches et pauvres, partaient pour ce lointain voyage, qui satisfaisait les âmes chrétiennes avides de contempler le saint sépulcre, et charmait les imaginations passionnées pour les grandes aventures. Ce but, à la fois religieux et chevaleresque, enflamma le duc Robert d'un pieux

zèle, et, en 1034, il se résolut à entreprendre, pieds nus et le bourdon à la main, le pèlerinage de Jérusalem, « ce qu'il désirait depuis longtemps avec une grande dévotion de cœur. » Il appela auprès de lui les évêques et les seigneurs du duché de Normandie, et leur déclara son intention d'aller visiter les lieux saints « pour expier ses péchés, si Dieu y daignait consentir. » Cette nouvelle frappa d'étonnement et d'inquiétude tous ceux qui entouraient le duc, et prélats et barons s'efforcèrent de le détourner de son projet. Ils lui représentèrent l'état déplorable où tomberait certainement le duché quand il ne serait plus là pour le gouverner; ils lui dépeignirent ce pays, auquel il avait donné tant de prospérité et de gloire, en proie à la guerre civile et à l'anarchie, déchiré par les factions qui se disputeraient son héritage, et ils le supplièrent de rester au milieu d'eux plutôt que de s'éloigner de ses fidèles sujets pour de longues années, peut-être pour toujours.

« Par ma foi, leur répondit le duc, sans seigneur ne vous laisserai ; j'ai un petit bâtard qui croîtra, s'il plaît à Dieu, et de la prud'homie duquel j'espère beaucoup ; je vous prie de le recevoir comme seigneur; s'il n'est pas d'une épouse, peu vous importe ; il n'en vaudra pas moins à la bataille, ni à la cour, ni au palais, ni pour vous rendre la justice. »

Alors le duc fit amener son jeune fils dans la salle où tous les seigneurs étaient réunis, et l'ayant

embrassé tendrement, il le leur présenta comme son héritier et son successeur, en leur demandant de lui rendre foi et hommage comme à lui-même. Tous le promirent « parce que cela leur convenait, » dit la chronique, et ils jurèrent de lui être fidèles et de l'aider en toutes choses comme c'était le devoir de bons et loyaux sujets, jusqu'à ce qu'il plût à leur seigneur de revenir les réjouir par sa présence. Le duc Robert nomma son cousin Alain, duc de Bretagne, gouverneur de Normandie pendant la minorité de Guillaume, et lui donna pour tuteur Gislebert, comte de Brionne. Après avoir ainsi établi son fils comme son successeur légitime, le duc voulut lui laisser un appui plus sûr que la bonne volonté momentanée des barons de Normandie, peut-être même lui préparer un secours contre des vassaux dont il connaissait l'esprit remuant et les désirs d'indépendance. « Ayant disposé du reste de son État pour aller outre mer, et beaucoup de seigneurs et de cavaliers normands étant appareillés pour l'accompagner, il mena lui-même Guillaume, son fils bâtard, à Paris, et le confia en la garde du roi Henri, qui, joyeux de lui témoigner ses affections, le reçut en sa protection, et à l'hommage du duché de Normandie. »

Le duc Robert partit enfin, suivi d'une nombreuse troupe de pèlerins, et traversa la Bourgogne et la Savoie, donnant partout sur son passage des marques de sa vive dévotion et de cette générosité magnifique qui lui a valu le surnom de *Robert le*

*Libéral*, qu'on retrouve dans toutes les chroniques de Normandie, au lieu du nom moins flatteur de *Robert le Diable*, attribué généralement au père de Guillaume le Conquérant. Arrivé à Rome, après y avoir séjourné quelque temps auprès du pape Benoît IX, il se remit en marche pour Jérusalem, en passant par Constantinople. Le duc Robert, qui, en revêtant l'humble robe de bure, n'avait pas entièrement dépouillé tout orgueil mondain, voulut se montrer aux Grecs avec une splendeur digne de son nom, et son entrée dans cette ville, à la tête de ses compagnons richement vêtus comme lui, fut celle d'un prince victorieux plutôt que celle d'un pieux pèlerin qui allait pleurer ses péchés sur la tombe de son Sauveur. Le duc tomba malade avant d'atteindre le but de son voyage, et, l'ardeur de la fièvre l'empêchant de poursuivre sa route à cheval, il se fit construire une litière que portaient seize esclaves maures; « et comme il était en cet équipage, il fut rencontré par un pèlerin qui, l'ayant salué, lui demanda s'il lui plaisait mander quelque nouvelle en Normandie. « Tu diras à mes sujets, » lui répondit le duc, « que tu as rencontré leur souverain porté « en paradis par les diables. »

On eut quelque soupçon en Normandie que « les diables » avaient peut-être devancé la sainte impatience du duc, et hâté son entrée en paradis; car on apprit bientôt qu'après un court séjour à Jérusalem il était mort à Nicée, et le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné. « Nul ne fut jamais plus

pleuré dans toute la Normandie; car ainsi le vaillant, le fort, le riche, le puissant était trépassé : tout meurt, tout s'en va et tout passe, ajoute le chroniqueur; aussi nous faut-il servir Dieu et l'aimer. »

En 1035 donc, la mort du duc Robert laissa, pour tout souverain du duché de Normandie un enfant de huit ans; et bientôt se déchaînèrent toutes les ambitions, toutes les rivalités et toutes les haines qui devaient désoler ce bel État, jusqu'à ce qu'elles fussent fortement comprimées par la main de l'habile et puissant chef qui devait, de l'aveu de ses contemporains comme de la postérité, échanger son nom de Guillaume le Bâtard contre celui de Guillaume le Conquérant.



## CHAPITRE II.

(1035-1066.)

Désordres du duché de Normandie pendant la minorité de Guillaume. — Il est armé chevalier. — Révolte de Guy de Bourgogne. — Bataille du Val des Dunes. — Guillaume va secourir le roi de France contre le comte d'Anjou. — Il épouse Mathilde de Flandre. — Développement de sa puissance. — Il est attaqué par le roi de France. — Victoire de Mortemer. — Combat de Varaville. — Traité avec le roi de France. — Visite de Guillaume à Édouard le Confesseur. — Harold en Normandie. — Son serment. — Mort d'Édouard le Confesseur. — Harold proclamé roi.

Pendant plusieurs années, de 1035 à 1042, les révoltes se succédèrent rapidement, et sur une foule de points les seigneurs du duché de Normandie mirent leurs vassaux sous les armes et se retranchèrent dans leurs châteaux. La naissance illégitime de Guillaume était pour tous un prétexte de rébellion : « ils ne voulaient pas, eux, les fils des Danois, se soumettre à un bâtard; » les crimes et les désordres n'étaient que faiblement réprimés, et l'anarchie faisait chaque jour de funestes progrès. Cependant le jeune duc de Normandie n'était pas abandonné de tous; beaucoup de seigneurs restés fidèles à leurs promesses se rangeaient autour de

lui : on en venait souvent aux mains, on brûlait les forteresses, on ravageait ce beau pays naguère florissant ; les villes de Valognes, de Falaise et d'Arques furent successivement la proie des deux partis ; mais, au milieu de tant de discordes, l'étendard de Normandie ne fut jamais que momentanément abattu, et en 1042, après la prise définitive du château d'Arques, le duc Guillaume put croire la paix rétablie dans ses États.

Son extrême jeunesse l'avait empêché jusqu'alors de prendre une part active au gouvernement ; mais le spectacle de la guerre et des désordres civils n'avait pas été perdu pour lui ; il s'indignait de voir son autorité ainsi combattue et méprisée par d'insolents vassaux, et il méditait dans son âme de s'en venger un jour avec éclat. Sa passion pour le commandement s'irrita par les souffrances qu'elle eut à subir : il était énergique, il devint dur ; il voulait être obéi, il fut despotique ; sa réserve naturelle se changea en dissimulation, « et considérant combien les Normands avaient, dans les transports de leur fureur, dévasté tout le pays, il puisa dans son cœur encore enfant toute la vigueur d'un homme, pour leur apprendre à cesser tout acte d'indiscipline. »

Impatient de mettre à profit les leçons qu'il avait reçues de tant d'alternatives de succès et de revers. le jeune duc voulut à quinze ans revêtir les armes de chevalier, et se soumit aux formalités d'usage, qui donnaient « le droit de servir et de commander

dans tous les grades. » L'investiture de la chevalerie n'avait pas lieu en Normandie de la même façon que dans les autres parties de la France ; par un reste des usages danois et païens, les Normands avaient adopté pour cette cérémonie des formes plus militaires et moins religieuses : ils n'exigeaient point de l'aspirant à la chevalerie les actes de dévotion obligatoires partout ailleurs ; leurs guerriers n'étaient pas tenus de se confesser, de veiller dans l'église, et de recevoir des mains du prêtre l'épée qu'il avait consacrée sur l'autel. « Ils avaient même coutume de dire que celui qui s'était fait ceindre l'épée par un clerc à longue robe n'était point un vrai chevalier, mais un bourgeois sans prouesse. »

Ce fut un jour de fête à la cour de Normandie que celui où, pour la première fois, Guillaume endossa son armure, « car c'était un spectacle agréable et terrible à la fois que de le voir dirigeant la course de son cheval, brillant par son épée, éclatant par son bouclier, et menaçant par son casque et ses javelots. » Sa haute taille, sa mâle figure le faisaient remarquer au milieu de tous les jeunes seigneurs qui l'entouraient, et la fierté de son maintien inspiraient une crainte respectueuse à ses serviteurs comme à ses ennemis. Son premier acte de gouvernement fut de publier une ordonnance rigoureuse contre ceux qui se rendraient coupables de meurtres, d'incendies et de pillage ; il ordonna à tous ses sujets de mettre bas les armes, et accorda une amnistie pour les ré-

voltes passées, à condition d'une obéissance absolue dans l'avenir.

La tranquillité commençait à renaître en Normandie lorsqu'elle fut de nouveau troublée en 1044 par la trahison d'un des compagnons d'enfance de Guillaume. Guy de Bourgogne venait de recevoir du jeune duc les comtés de Brionne et de Vernon; il avait été armé chevalier de sa propre main; mais, oubliant la reconnaissance qu'il devait à son suzerain, il se laissa entraîner à former un complot contre sa vie. Un seigneur du Cotentin nommé Grimoult du Plessis, « du lignage des Ganelons, » et le comte de Bayeux s'unirent à lui, et le secret fut si bien gardé que Guillaume fut sur le point d'être leur victime. Il était à Valognes lorsque Guy de Bourgogne résolut de l'assassiner, et il ne dut son salut qu'au dévouement d'un pauvre fou nommé Galet, qui entendit la conversation des conjurés, « parce que, pour sa folie ou bêtise, ils ne se méfiaient de lui. » Galet vint aussitôt prévenir le duc « qu'il était en grand danger d'être pris ou tué, si promptement il n'y pourvoyait, » et il le pressa de fuir. Guillaume crut d'abord que c'était quelque nouvelle folie du pauvre homme, et il se refusait à partir; « mais voyant que Galet ne cessait de brailler et crier : « Fuyez, fuyez ou vous êtes « mort, » il sauta promptement de son lit, et, s'affublant d'un manteau pour se déguiser, il prit un cheval dans l'étable et partit chevauchant en grande hâte. »

Le duc fut aussitôt poursuivi ; mais, grâce au zèle du seigneur de Ryes, qui, le voyant arriver dans son village « en très-pauvre équipage, » lui donna ses fils comme escorte et des chevaux pour continuer son chemin, « il arriva à Falaise, où il fut reçu avec grande joie. »

Guillaume avait échappé à la mort ; mais les rebelles étaient puissants, et dans leur fureur de voir leur complot découvert, ils déclarèrent une guerre ouverte à leur duc et rassemblèrent une armée que vinrent bientôt grossir tous les révoltés des années précédentes, qui trouvaient plus sûr de renverser Guillaume que de se fier à son pardon.

Le jeune duc, loin d'être effrayé par ce nouvel orage, se prépara hardiment à lui tenir tête : pressé de donner enfin lui-même une rude leçon à ceux qui se flattaient de vaincre facilement un prince à peine sorti de l'enfance, Guillaume voulait engager la lutte avec ses seules forces ; mais cédant aux conseils de prudents serviteurs, il eut recours au roi de France, lui rappela l'alliance jurée à son père Robert le Libéral, « et lui requit très-humblement secours contre Guy de Bourgogne, Néel du Cotentin, Grimoult du Plessis et autres qui lui voulaient ravir sa terre et le mettre à mort. »

Henri répondit à l'appel du duc Guillaume, et vint lui-même à la tête d'une nombreuse armée pour l'aider à châtier ses sujets rebelles ; ils se rencontrèrent près d'Argences où ils établirent leur camp, comme le disent les vers suivants, plus cu-

rieux par leur exactitude topographique que remarquables par leur poésie :

Entre Argences et Mézidon,
Sur la rivière de l'Aizon
Se hébergèrent ceux de France,
Et juxtant les eaux de Méance
Qui par Argences va courant
Se hébergèrent les Normands
Qui à Guillaume se tenaient
Et en sa besogne venaient.

Les rebelles, au nombre de vingt mille, commandés par Néel du Cotentin, campaient au Val des Dunes, à trois lieues de Caen. Le duc Guillaume vint les y chercher pour leur livrer bataille le jour de la Saint-Laurent : les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre aux cris de « Montjoie ! Dieu nous aide! Saint-Sauveur! » qui se mêlaient au cliquetis des armes, au hennissement des chevaux, aux apostrophes mutuelles des combattants : tous paraissaient décidés à vaincre ou à mourir, et malgré la valeur héroïque de Guillaume, malgré le secours efficace de l'armée française, Néel et ses hommes tenaient très-ferme. Le roi de France, atteint d'un coup de lance, fut désarçonné et foulé aux pieds des chevaux ; mais il se releva aussitôt, et punit glorieusement ceux qui l'avaient renversé. Guillaume fit une brillante charge à la tête de ses cavaliers, « assaillit et rompit tous les rangs des ennemis ; » de si vaillants efforts furent bientôt couronnés de succès, et ses adversaires se virent abandonnés

par plusieurs de leurs chefs qui, jugeant plus sage de prendre rang parmi les victorieux, vinrent offrir leur appui à Guillaume. La défaite des révoltés fut complète, ils furent poursuivis à outrance jusqu'au bord de l'Orne, qui leur barra la retraite. « Là, ceux que le glaive ne fit pas tomber, frappés de terreur par Dieu même, allèrent en fuyant se précipiter dans cette rivière. » La bataille reçut le nom du Val des Dunes.

La gloire de Guillaume était grande et méritée, car à dix-neuf ans il avait combattu et vaincu une armée redoutable, commandée par des chefs habiles et expérimentés. Après quelques faibles tentatives d'insurrection promptement étouffées, Guy de Bourgogne fut contraint de crier merci au suzerain qu'il s'était flatté d'abattre. Le duc ne voulut pas exercer contre lui une vengeance plus sévère, et après lui avoir seulement ordonné de renoncer à perpétuité aux comtés de Brionne et de Vernon, il lui permit de demeurer à sa cour ; mais Guy, pour se dérober au chagrin de la honte, retourna bientôt en Bourgogne, où il finit misérablement quelques années plus tard.

Après la victoire du Val des Dunes, Guillaume résolut, pour se mettre à l'abri de nouvelles révoltes, d'affaiblir partout le dangereux pouvoir de ses vassaux ; il fit détruire tous les châteaux forts de ceux qui l'avaient attaqué. L'effet de cette mesure fut grand dans le pays ; elle rendit la tranquillité aux campagnes, jusque-là ravagées par les sei-

gneurs en guerre avec leur souverain ou entre eux; elle ruina les desseins de rébellion; elle intimida les esprits les plus remuants, et tous comprirent qu'il fallait plier la tête sous la main du chef qui voulait et qui savait se faire obéir.

Guillaume s'adonnait tout entier à gouverner son duché et à y rétablir l'ordre, quand il fut appelé à rendre au roi de France, Henri Ier, le service qu'il venait d'en recevoir. Geoffroy Martel, comte d'Anjou, puissant et hardi seigneur, cherehait à étendre ses États en empiétant sur les domaines du roi de France. En 1048, Guillaume se mit en campagne pour venir au secours de son suzerain, et suivi d'une armée bien disciplinée, il attaqua le comte d'Anjou, dévasta tout le pays qu'il traversa en retournant en Normandie, et attira ainsi sur lui la haine de Geoffroi Martel, qui vint bientôt le chercher dans ses propres États, et le forcer à reprendre les armes pour se défendre. Geoffroi Martel s'empara des villes de Domfront et d'Alençon, et pendant quatre ans, de 1050 à 1054, il tourmenta Guillaume par des incursions continuelles; mais vaincu enfin par le courage infatigable du jeune duc, il fut contraint de renoncer à ses plans de vengeance. Guillaume punit cruellement les Angevins qu'il trouva renfermés dans Alençon des railleries insultantes qu'ils faisaient entendre contre lui en rappelant par leurs cris de « la peau ! la peau ! » l'humble métier de son grand-père, le tanneur de Falaise. Il avait juré « par la splendeur de Dieu » qu'ils lui paye-

raient cher cette parole. Il tint son serment en faisant saisir trente-deux d'entre eux qui s'étaient aventurés hors des murs; il leur fit couper les mains et les pieds, puis ordonna que ces membres sanglants fussent jetés au milieu des assiégés. De si barbares représailles épouvantèrent ceux qui voulaient encore se défendre, et ils abandonnèrent précipitamment la place, dont les remparts furent rasés par le commandement du vainqueur.

De retour à Falaise, Guillaume y fut reçu avec de grands honneurs; sa prépondérance sur tous ses voisins était établie, et il avait rendu à la Normandie le repos et la gloire. Les seigneurs qui l'entouraient le pressèrent d'assurer et d'accroître sa puissance en s'alliant par un mariage à quelqu'un des princes de l'Europe. Depuis longtemps Guillaume avait choisi la compagne à qui il voulait faire partager sa grandeur: et malgré la répugnance du comte Baudouin de Flandre à lui donner sa fille, malgré la froideur avec laquelle Mathilde avait elle-même accueilli ses premières propositions, il était décidé à réussir là comme ailleurs, et à avoir Mathilde de Flandre pour femme. Se rendant en secret à Bruges où résidait Baudouin, il alla attendre Mathilde à la sortie de l'église, « la saisit, la roula dans la boue, l'accabla de coups, lui jeta des pierres, puis remonta à cheval et s'éloigna rapidement. » Mathilde fut ramenée chez elle après cette étrange déclaration d'amour, « et comme elle était malade et dolente des coups qu'elle avait reçus, elle dé-

clara à son père qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que Guillaume duc de Normandie. » Le mariage fut célébré en 1056 au château d'Eu; et Guillaume, après avoir usé pour se faire aimer d'un procédé peu commun, s'en trouva bien toute sa vie, car « Mathilde le tint pour très-cher jusqu'au jour de sa mort. »

Immédiatement après son mariage, le duc Guillaume vint s'établir à Rouen « où il y eut grande joie pendant une quinzaine entière. » Les fêtes furent troublées par un oncle de Guillaume, Mauger, archevêque de Rouen. Irrité de la prospérité toujours croissante de son neveu, il prononça contre lui et contre la duchesse sa femme une sentence d'excommunication, sous prétexte d'une parenté entre les deux époux qui rendait leur mariage impossible d'après les lois de l'Église. Ils essayèrent de le fléchir en fondant « des dotations annuelles pour la nourriture de cent pauvres, tant à Rouen qu'à Caen, Bayeux et Cherbourg; » mais tout fut inutile, et il fallut solliciter une dispense du pape Victor II. Après une négociation habilement conduite par Lanfranc, alors moine de l'abbaye du Bec, la dispense fut accordée par le pape, qui n'y mit qu'une seule condition, « laquelle fut que les époux feraient bâtir et doteraient chacun une abbaye, l'une de moines, l'autre de religieuses, afin que Dieu fût servi par l'un et l'autre sexe, et leur voulût pardonner leur méfait. » Guillaume et Mathilde obéirent fidèlement à la volonté du pape, et bâtirent à Caen deux couvents, l'un de la Trinité pour les femmes,

l'autre de Saint-Étienne pour les hommes; grands et beaux monuments, devenus aujourd'hui, l'un le collége, l'autre l'hôpital de Caen, et qui rappellent toujours la gloire de leur fondateur.

La puissance du duc de Normandie devenait redoutable, et l'archevêque de Rouen n'était pas seul à s'en alarmer. Le roi de France, dans ses périls, avait appelé Guillaume à son secours; mais il voyait avec grande inquiétude et jalousie qu'un de ses vasseaux pût réunir, pour lui venir en aide, une armée plus forte que la sienne.

« Pour lors revinrent de Normandie des barons français qui eurent avis, comme ils rentraient au pays, qu'il serait bon de prendre la terre et les châteaux; ils suggèrent et font entendre au roi de France qu'il faut que soit conquise la Normandie, et que, pour cette œuvre, il les trouvera fidèles et vaillants, car plusieurs d'entre eux convoitaient ce duché, et comme des torches ardentes ils embrasèrent le roi et les grands. Le roi les écouta tout changé et tout muet. » Bientôt après, impatient de mettre à profit les désirs de ses vassaux qui s'accordaient merveilleusement avec sa propre ambition, il « convoqua tous les plus puissants seigneurs et chefs de guerre du royaume, » et ordonna à tous les vassaux de la couronne d'amener leurs contingents. La Bourgogne, l'Auvergne, le Poitou, la Gascogne, obéirent rapidement à leur souverain, « et on eût vu se hâter, hérissés de fer, tous les guerriers d'un si grand royaume accourant des quatre

points cardinaux. » Le comte d'Anjou fournit à lu seul une brillante compagnie de cavaliers et d'archers, animés comme leur chef d'un ardent désir de vengeance contre le prince qui avait si cruellement châtié les défenseurs d'Alençon.

La Normandie « conçut quelque effroi du terrible aspect de cette armée qui eût pu épouvanter Jules César ou quelque autre plus habile à la guerre, s'il en exista jamais, » et les paysans dans leurs chaumières, les prêtres dans leurs églises, les châtelaines dans leurs manoirs, tremblaient d'inquiétude et de frayeur à l'approche d'un ennemi si redoutable. Guillaume seul ne se laissa point ébranler, et se prépara à la plus vigoureuse résistance. Avec une hardie sagacité, il dissémina son armée dans tout le pays que devaient traverser les troupes du roi de France, faisant enlever tous les vivres et le bétail, qui fut soigneusement caché dans les bois. Henri entré en Normandie ne put qu'à grand'peine fournir aux besoins de son armée dans un pays ainsi dépourvu de toute ressource, et s'arrêtant à Mantes, il envoya une partie de ses troupes sous la conduite du comte Eude, son frère, jusqu'à Mortemer sur Lyons, petit village voisin de Neufchâtel. « Les Français trouvèrent enfin là un pays gras et abondant en beurre, blé et fourrages pour leurs chevaux, et s'arrêtèrent en ce lieu pour passer la nuit; ils y firent grande chère, et sans aucun doute s'y endormirent, estimant que les Normands étaient à Évreux, avec leur duc Guillaume. »

Le duc surveillait tous les mouvements de ses ennemis, et instruit par ses espions du plan du roi de France, il donna à Guiffart, comte de Longueville, l'ordre de se porter rapidement à Mortemer pour y surprendre les Français. L'armée normande y arriva au point du jour, « et donna une si chaude alarme aux ennemis qu'il n'y en eut point qui n'eût assez affaire de prendre sa chemise, car ils ne s'en gardaient point : les Normands le saccagèrent et abatirent dru comme mouches et sans merci, si bien que de quarante mille, il ne s'en échappa pas la quarte partie, car le reste fut mort ou pris. »

Le comte de Longueville dépêcha aussitôt un exprès à Guillaume, qui était resté à Évreux, pour lui annoncer la nouvelle de la déroute des Français et de l'immense butin qu'avait fait son armée; le duc fut « très-joyeux quand lui fut dite cette aventure et l'étrange déconfiture de ses ennemis; et prévoyant que le roi de France ne viendrait pas l'attaquer après un semblable échec, il envoya quatre messagers crier aux portes de Mantes les vers suivants :

Oyez, sire roi, dormez-vous?
Le duc m'a envoyé vers vous,
Et il vous mande des nouvelles
Qui ne vous sont bonnes ni belles
Mais ne se peuvent vous celer :
Car, en ce jour, à Mortemer,
Fut votre armée à grand deuil mise
Et morte, et vaincue, et occise.

« A cette nouvelle, le roi fut très-dolent, et les

bourgeois de Mantes grandement effrayés. Quelques fuyards échappés de la bataille vinrent conter comment la besogne était allée, et dès lors chacun troussa son bagage et s'en retourna, le roi menant grand deuil avec ce qui lui restait de gens. »

Après sa victoire de Mortemer, le duc de Normandie conclut, en 1056, un traité avec le roi de France qui lui accorda à titre de don tout « ce qu'il avait conquis et pourrait désormais conquérir à la pointe des armes sur Geoffroi Martel, comte d'Anjou. » Henri Ier s'engagea en outre à ne donner aucun secours audit Geoffroi Martel, contre le duc.

Guillaume ne tarda pas à se prévaloir contre le comte d'Anjou de ce traité, et il lui annonça publiquement par un défi chevaleresque qu'avant quarante jours il serait dans ses États. Le comte du Maine et le comte de Poitou s'unirent à Geoffroi Martel pour repousser le duc de Normandie, et la guerre continua entre eux sans grands succès de part ni d'autre, jusqu'à ce que le roi de France, manquant à la foi jurée, entrât de nouveau, en 1059, dans la ligue contre Guillaume « pour venger douloureusement le massacre de Mortemer, dont fort saignait son triste cœur. » Henri s'avança jusqu'à Bayeux sans rencontrer d'obstacles sérieux; car Guillaume, toujours prudent, s'était retiré dans Falaise avec le gros de son armée, et se bornait à inquiéter ses ennemis en les faisant poursuivre par de forts détachements « qui les escarmouchaient en queue. » Le roi de France, après avoir ravagé la plaine de

Caen, se préparait à faire passer la Dive à son armée; déjà même une partie de ses troupes avait franchi le pont de Varaville, lorsque tout d'un coup le duc Guillaume « vint avec ses gens frapper rudement sur l'arrière-garde. » Les Français inopinément attaqués cherchèrent à fuir, et s'élancèrent sur le pont pour rejoindre leur avant-garde qui avait atteint l'autre rive; mais le pont se rompit sous leurs pieds, et la plupart furent noyés ou massacrés par les Normands qui les abattaient au cri de « Dieu nous aide et Notre-Dame! » Le reste de l'armée fut fait prisonnier, « tellement qu'il n'était mémoire d'avoir un aussi grand nombre de prisonniers en Normandie. » Le roi de France assista à ce désastre sans pouvoir y porter remède, et « il en eut grand deuil et grande colère, car tout le gain qu'il y fit, ce fut perte et vergogne : ainsi tel qui croit venger sa honte ne fait que l'accroître et doubler. »

La victoire de Varaville, en 1059, mit un terme aux hostilités, et la paix fut conclue l'année suivante à Fécamp entre le duc de Normandie et le roi Henri, qui ne survécut pas longtemps à sa défaite. Il mourut en 1060, laissant le trône de France à son fils Philippe Ier, âgé de neuf ans, sous la régence du comte Baudouin de Flandre, père de la duchesse de Normandie. Guillaume assista « en grand appareil » au couronnement du nouveau roi. En 1061, le régent de France lui confia le soin de comprimer une révolte en Gascogne : le duc prit

Montauban, et soumit presque entièrement à l'autorité de Philippe Ier le Languedoc et la Gascogne; puis il revint en Normandie pour s'occuper de l'administration de son duché, qui avait souffert de ses absences. Il assembla les états à Caen, et fit apporter en cette ville les châsses de saint Ouen et de saint Romain « afin d'en imposer aux âmes agitées, et les préparer à faire de bonnes lois. » Il fut résolu à cette assemblée « que tous les soirs on sonnerait la cloche par toutes les paroisses, pour avertir un chacun de prier Dieu et de fermer la maison sans plus courir par les rues. » Cette ordonnance, connue sous le nom de *loi du couvre-feu*, a été scrupuleusement observée en Normandie longtemps après la mort de Guillaume.

La Normandie était tranquille, et son souverain était obéi et craint de tous; il avait triomphé dans les luttes qu'il avait eu à soutenir contre les factieux du dedans et les rivaux du dehors; le commerce commençait à prospérer, et pour la première fois depuis longtemps Guillaume n'avait ni révoltes à réprimer, ni ennemis à combattre; il voulut profiter de ce calme pour se rendre en Angleterre, où régnait alors Édouard le Confesseur, son parent et son ami, et laissant à Mathilde le gouvernement de son duché, il partit en 1061, accompagné d'une brillante suite.

En mettant le pied sur le sol anglais, Guillaume put se croire encore dans ses États : partout des Normands se trouvaient sur son passage; la flotte

qui naviguait dans la Manche était sous les ordres de capitaines normands; les forts de Douvres étaient gardés par des Normands; les prêtres des communes qu'il traversait lui adressaient la parole dans son propre langage, et sa réception partout triomphale l'étonna et le ravit. Le roi Édouard, en montant sur le trône après un long exil passé en Normandie, avait rapporté dans son royaume les souvenirs et les goûts du pays qui avait charmé sa jeunesse; il « était revenu presque étranger dans la patrie de ses aïeux : » ceux qui l'avaient aimé dans son exil, ceux qui l'avaient secouru quand il était malheureux, étaient venus chercher auprès du roi d'Angleterre la récompense des services qu'ils avaient rendus au pauvre proscrit. Édouard, naturellement bon, affectueux et faible, ne sut pas ménager les justes susceptibilités de son peuple, et, plein de reconnaissance pour ses amis étrangers, écarta les Anglo-Saxons d'une foule de places pour en gratifier les Normands qui formaient sa cour et assiégeaient son palais. Ses confidents, ses conseillers, ses chapelains furent normands, et il avait en ces favoris une telle confiance que, « s'ils lui eussent montré une corneille noire en lui affirmant qu'elle était blanche, le roi aurait cru leur discours plutôt que le témoignage de ses propres yeux. »

Édouard reçut le duc de Normandie « comme s'il eût été son propre fils; il lui donna des armes, des chevaux, des chiens et des oiseaux de chasse. » Guillaume, ainsi comblé par le roi saxon, conçut

l'espoir de le remplacer un jour sur le trône d'Angleterre. Édouard n'avait pas d'enfants, et Guillaume put se flatter d'être choisi par lui comme son héritier. Mais, si l'on en croit le témoignage d'un contemporain, il ne laissa rien entrevoir de ses pensées et « n'en parla point à Édouard, croyant que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes à souhait pour son ambition. »

Un seul obstacle pouvait inquiéter le duc de Normandie. A côté d'Édouard, et prête à le remplacer, se trouvait une famille saxonne, puissante et fière, qui avait toujours résisté aux séductions de l'étranger. C'était la famille de la reine. Elle venait de perdre son fondateur et son chef, Godwin, ce pâtre illustre qui, après avoir affranchi l'Angleterre du joug des Danois, était devenu le protecteur menaçant du trône qu'il avait relevé et le beau-père de son roi. Indigné de voir le pays des Saxons livré à de nouveaux envahisseurs, et leurs intrigues auprès du roi plus fortes que ses services, il avait pris les armes pour les chasser d'Angleterre. Édouard et ses courtisans l'avaient vaincu ; Godwin s'était vu forcé de livrer en otage Ulfnoth, l'un de ses enfants, et de le remettre à la garde de son ennemi le plus acharné, Guillaume le bâtard de Normandie. Mais en apaisant la colère et les craintes du roi Édouard, la mort de Godwin avait relevé sa famille de l'abaissement où l'avaient plongée ses défaites, et il laissait des fils héritiers de la haine qu'il avait vouée aux Normands et du courage avec

lequel il les avait combattus. Harold, l'aîné, avait su, à force de soumission et de déférence, gagner l'affection d'Édouard le Confesseur, par ses éclatants services militaires, il était devenu indispensable au vieux roi ; il était toujours à ses côtés, et Guillaume sentait que, pour monter sur ce trône qu'il était décidé à conquérir par force ou par ruse, il fallait avant tout écarter ce jeune prince populaire, que toute l'Angleterre appelait Harold le Brave.

Une occasion imprévue vint donner à Guillaume l'espérance de parvenir à éloigner ce dangereux concurrent. En 1065, Harold sollicita d'Édouard la permission de réclamer en son nom du duc de Normandie son frère Ulfnoth. Le roi n'avait plus aucun prétexte pour refuser à Harold la liberté d'Ulfnoth ; mais en lui accordant sa demande, il se montra alarmé du projet que formait le fils de Godwin d'aller lui-même en Normandie : « Je ne veux pas te contraindre, lui dit-il ; mais, si tu pars, ce sera sans mon aveu, car certainement ton voyage doit attirer quelque malheur sur toi et sur notre pays ; je connais le duc Guillaume, et son esprit astucieux ; il te hait : il ne t'accordera rien, à moins d'y voir un grand profit, et le moyen de lui faire rendre les otages serait d'envoyer un autre que toi. »

Le téméraire Harold repoussa l'avis paternel du vieux roi, et suivi de joyeux amis qui l'accompagnaient dans son voyage comme à une partie de plaisir, il s'embarqua dans un des ports du Sussex.

Pendant la traversée, un vent contraire les jeta sur la côte de France. Le vaisseau échoua vers l'embouchure de la Somme, sur les terres du comte Guy de Ponthieu. Ils furent aussitôt emprisonnés et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient; Harold se déclara porteur d'un message du roi d'Angleterre pour le duc de Normandie, et, grâce à l'intervention de Guillaume, Guy de Ponthieu finit par lui rendre la liberté.

Harold se rendit immédiatement à Rouen et fut accueilli par le duc avec les plus grands honneurs : Guillaume multiplia pour son noble hôte les fêtes et les tournois, et après lui avoir remis les otages que Harold venait réclamer, il le promena dans tout le duché. Partout, dans les villes et dans les châteaux, Harold et ses compagnons trouvaient la plus joyeuse hospitalité; le duc les fit chevaliers de la milice normande, et voulut être lui-même leur parrain en chevalerie. Pendant tout le voyage, Harold et Guillaume n'eurent jamais « qu'une même tente et une même table. »

Un jour ils chevauchaient ensemble, et Guillaume semblait s'abandonner au plaisir de raconter à Harold sa jeunesse, ses luttes avec ses vassaux et ses guerres avec ses ennemis : sous le charme de ces perfides épanchements, le jeune Saxon oubliait la prudente défiance qu'avait cherché à lui inspirer son vieux roi. Guillaume amena peu à peu l'entretien sur ses anciennes liaisons avec Édouard le Confesseur: « Quand Édouard et moi, dit-il à Ha-

rold, nous vivions sous le même toit, il me promit, si jamais il devenait roi d'Angleterre, de me faire héritier de son royaume ; Harold, j'aimerais que tu m'aidasses à réaliser cette promesse, et sois sûr que si, par ton secours, j'obtiens le royaume, quelque chose que tu me demandes, je te l'accorderai. » Harold, surpris et troublé, ne sut que répondre et, donnant par son silence une sorte d'adhésion aux paroles de Guillaume, celui-ci reprit et lui dit : « Puisque tu consens à me servir, il faut que tu t'engages à fortifier le château de Douvres, que tu livreras ensuite à mes soldats; de plus, je veux que tu épouses ma fille Adèle, et que tu me laisses, pour garant de ta promesse, un des otages que tu réclames : je te le ramènerai en Angleterre, quand j'y arriverai pour être roi. » Guillaume s'arrêta, et fixant sur Harold un regard pénétrant, il semblait lui dicter d'avance sa réponse. Le Saxon, ému et interdit, hésita, se tut un moment, puis enfin « ne sachant par où échapper, » il promit de livrer son pays à Guillaume.

Le duc de Normandie avait obtenu la promesse qu'il désirait; mais une promesse ne lui suffisait pas, et, plein de doute sur la bonne foi d'Harold, il voulut le lier plus solennellement encore. Toujours soigneux de revêtir ses actes les plus injustes des apparences du droit, il rassembla à Bonneville ou à Bayeux, car les témoignages varient sur ce point, un grand nombre de barons normands, pour obliger le Saxon à renouveler publiquement la parole

qu'il lui avait donnée. Le jour de la réunion, Guillaume « fit apporter de Rouen plusieurs reliquaires qu'il fit mettre en une châsse recouverte d'un drap d'or, et sur ce drap d'or il fit apposer un missel, qu'on ouvrit à un chapitre de l'Évangile. » Puis il récita les articles de l'accord qui avait été fait entre eux, et s'adressant à Harold : « Je te requiers devant cette assemblée, lui dit-il, de confirmer par serment les promesses que tu m'as faites, savoir de m'aider à obtenir le royaume d'Angleterre après la mort du roi Édouard, et d'épouser ma fille Adèle. » Harold, n'osant manquer publiquement à sa parole, « mit la main droite sur le missel, et jura, sur les saints Évangiles qui sous sa main étaient, qu'il accomplirait sa promesse, et contre elle n'irait jamais. » Toute l'assemblée répéta: *Que Dieu l'aide!* « Aussitôt Guillaume fit un signe, on enleva le drap d'or, et on découvrit la châsse pour lui montrer sur quoi il avait juré, et sitôt que Harold aperçut les reliquaires, il commença à frémir. Alors le duc le rassura, et lui dit qu'il pensât à bien tenir ce qu'il avait promis, et que de sa part il ferait son devoir. »

Harold repartit bientôt après, laissant entre les mains de Guillaume un des otages qu'il était venu réclamer : le duc le combla de présents, « joyeux d'avoir, par surprise ou par fraude, arraché à son rival le serment solennel de lui venir en aide dans ses projets. »

Lorsque Harold fut de retour en Angleterre, et

qu'il raconta au roi Édouard la promesse qu'il avait été obligé de faire à Guillaume, le vieux roi devint triste et rêveur, et, reprochant doucement au jeune homme d'avoir négligé ses prudents avis, il lui dit : « Ne t'avais-je pas averti que je connaissais ce Guillaume, et que ton voyage attirerait de grands malheurs sur toi et sur notre peuple! Fasse le ciel que ces malheurs n'arrivent pas durant ma vie! »

Édouard le Confesseur, faible et crédule, se laissa bientôt dominer par cette pensée, et frappé des bruits sinistres qui se répandaient dans toute l'Angleterre, troublé par la prédiction des calamités terribles qui menaçaient son royaume, il regretta amèrement son ancienne partialité pour ce peuple d'outre-mer qui allait venir, disait-on, réduire les Saxons à une dure servitude. Il ne put résister au chagrin de ses sombres pressentiments, et mourut le 5 janvier 1066.

Les écrivains contemporains, saxons et normands, revendiquent, à l'envi, chacun pour son royal patron, les volontés suprêmes d'Édouard, et son testament a été le sujet de controverses qui ont peu éclairci la question. Nous tenons pour impossible de savoir avec certitude auquel des deux rivaux le roi mourant donna le droit de se dire son successeur légitime; mais il semble probable qu'il dut choisir le jeune Saxon, auquel il témoignait tant d'amitié et que le vœu de la nation appelait au trône, plutôt que ce Guillaume dont il avait appris à craindre l'esprit astucieux.

Quoi qu'il en soit, Harold fut immédiatement proclamé roi dans une assemblée composée de nobles et de bourgeois, et, le 7 janvier, dès que la cérémonie funèbre en l'honneur d'Édouard fut accomplie, il se fit couronner solennellement par Aldred, archevêque d'York. « On présenta au jeune roi, avec la couronne d'or et le sceptre doré, une grande hache de bataille, vieux symbole de la patrie saxonne. » Dès son avénement, le fils de Godwin se montra « pieux, humble et affable, ne s'épargnant aucune fatigue sur terre ni sur mer, pour la défense de son pays. »



## CHAPITRE III.

(SEPTEMBRE — DÉCEMBRE 1066.)

Guillaume somme Harold de tenir son serment. — Il se prépare à conquérir l'Angleterre. — États de Normandie. — Il s'embarque à Dives avec son armée. — Harold est attaqué dans le Nord par les Danois. — Débarquement de Guillaume à Pevensey. — Bataille de Hastings. — Mort de Harold. — Fondation de l'abbaye de la Bataille. — Prise de Douvres. — Soumission d'Edgar Etheling, nommé roi par les Saxons. — Entrée de Guillaume à Londres. — Son couronnement.

« Pour lors il advint que le duc Guillaume étant un jour en la forêt de Rouvray, et tendant son arc pour chasser en ladite forêt, un messager vint à lui, qui lui dit en secret comme quoi il arrivait en diligence pour l'avertir de la mort du roi Édouard et du couronnement de Harold. A cette nouvelle, le duc Guillaume demeura longtemps tout pensif; il bailla son arc qu'il tenait à un de ses gens, et s'en retourna promptement en son hôtel de Rouen. Là il commença à se promener rudement par la salle, s'appuyant tantôt sur un banc, tantôt sur l'autre, sans se tenir en aucune place, et nul de ses gens ne lui avait osé mot dire. » Un de ses officiers, qui était admis dans sa familiarité, entra dans la salle;

les gentilshommes, témoins de l'agitation de leur seigneur sans pouvoir se l'expliquer, se pressèrent autour de l'officier, lui demandant ce que cela voulait dire; le sénéchal répondit « qu'il ne le savait pas encore, mais qu'il espérait le savoir bientôt; » puis, s'approchant du duc : « Seigneur, dit-il, pourquoi celez-vous les nouvelles qui affligent votre esprit? Il est répandu par la ville que le roi d'Angleterre est mort, et que Harold, faussant sa foi envers vous, s'est emparé du royaume. — Il est vrai, dit le duc ; il me pèse fort de la mort du roi Édouard et des torts de Harold envers moi. » Guillaume, fils d'Osbern, favori de Guillaume, lui répondit avec vivacité : « Seigneur, nul ne se doit courroucer de chose qui peut être amendée : bien vous pouvez amender les torts de Harold ; vous avez bon nombre de gens aguerris et prêts à vous obéir ; il ne vous reste qu'à avoir bon cœur : chose bien entreprise est à demi faite. »

Le duc Guillaume accueillit avec joie les paroles du fils d'Osbern, qui avait su deviner les secrètes pensées du maître et se faire l'organe de ses désirs; puis, convoquant les notables de Rouen pour entendre leur avis, il leur proposa d'envoyer un ambassadeur à Harold pour le sommer de tenir le serment « qu'il lui avait juré de sa bouche et de sa main, sur de bons et saints reliquaires. »

Harold reçut avec hauteur le messager de Guillaume, et lui déclara pour toute réponse « qu'il n'é-

ait tenu de rien au duc Guillaume, qu'il ne pouvait tenir un serment fait par force, et qu'il se déclarait pour son ennemi, s'il voulait rien demander ou quereller au royaume d'Angleterre. »

Guillaume ne se laissa point rebuter par cette fière réponse, et renvoya en Angleterre un second ambassadeur, chargé de paroles douces au sujet du pacte autrefois conclu entre Harold et lui; il priait le jeune Saxon de ne pas manquer à toutes ses promesses, et de faire au moins asseoir à côté de lui, sur le trône, sa fille Adèle qu'il avait juré d'épouser. Harold ne traita pas cette nouvelle démarche avec plus de déférence que la première, et prit immédiatement pour femme la sœur de deux vaillants chefs saxons, Edwin et Morcar, longtemps ennemis de sa famille, mais dont il sentait le besoin de s'assurer le puissant appui.

Guillaume n'avait pas compté sur plus de soumission, et depuis longtemps il se préparait à la lutte près d'éclater entre Harold et lui. Sans s'effrayer de la grandeur de l'entreprise, ni des obstacles qu'il aurait à surmonter, il comptait sur sa propre audace et sur l'esprit belliqueux de ses sujets. Semblable à eux par ses qualités et par ses défauts, il était admirablement propre à conduire cette nation guerrière qui « s'élançait impétueusement sur ses ennemis, appelant à son secours l'artifice et la corruption, quand la force ne suffisait pas au succès. Tyrans dans leur pays, les Normands savaient en repousser la tyrannie étrangère. » Le peuple

qu'ils allaient combattre n'avait point cette ardeur infatigable ni ces ruses persévérantes : « Jour et nuit occupés à boire, les Anglo-Saxons avaient le cœur énervé par le vice, » dit un écrivain de leur pays et de leur temps. « Les dignitaires ecclésiastiques leur donnaient l'exemple du scandale et de la débauche. » Cependant il y avait encore parmi eux de vaillants cœurs, dévoués à leur patrie, et, pour dompter ces défenseurs des libertés saxonnes, Guillaume eut de rudes et longs combats à livrer.

Le duc de Normandie avait envoyé à Rome, dès le début de la querelle, un ambassadeur, Gilbert, diacre de Lisieux, pour « remontrer au pape Alexandre II le tort que lui faisait Harold, et, en ce faisant, il soumettait à l'obéissance du saint-siége le royaume d'Angleterre, si Dieu lui donnait la grâce de le conquérir. » La cour de Rome n'hésita pas à donner sa sanction à des projets qu'on lui soumettait si humblement, et, « ordonnant à Guillaume de pourchasser son droit, » le saint-père lui envoya, pour l'aider dans ses desseins, un étendard béni avec un anneau d'or contenant, selon quelques chroniqueurs, un cheveu, selon d'autres, une dent de l'apôtre saint Pierre.

Désormais assuré de l'appui du pape et du bon vouloir de ses plus intimes confidents, Guillaume n'hésita plus à réunir à Lillebonne les états de Normandie, et, leur démontrant la trahison de Harold, il leur demanda leur concours pour le

châtier de son insolence ; puis il quitta la salle, afin de laisser l'assemblée délibérer librement.

A peine le duc se fut-il éloigné que le tumulte éclata de toutes parts ; des groupes se formèrent, les avis se partagèrent avec grand bruit, et l'emportement des discours, la vivacité des gestes semblaient indiquer des opinions inconciliables. Les plus zélés proposaient qu'on mît à la disposition du duc des armes, des navires, de l'argent et des hommes ; d'autres, sans refuser absolument leur appui, parlaient des dangers d'une telle expédition, des forces de la nation ennemie, des souffrances que la Normandie allait s'attirer. Les plus mécontents disaient hautement « qu'il y avait folie en de telles pensées, » et qu'ils ne donneraient ni un sou de leur bourse ni une goutte de leur sang pour satisfaire l'ambition désordonnée de leur seigneur.

Le fidèle serviteur du duc, Guillaume, fils d'Osbern, après avoir à grand'peine obtenu un moment de silence, dit : « Pourquoi vous disputer de la sorte? Il est votre seigneur, votre devoir est de lui faire vos offres et non d'attendre sa requête. Si vous lui manquez, et qu'il arrive à ses fins, de par Dieu, jamais il ne l'oubliera. Agissez donc de bonne grâce. »

A ces paroles « il y eut grande noise et tapage, » et les plus emportés s'écrièrent : « Certes, nous savons qu'il est notre seigneur, mais il nous accable déjà de ses impôts ; nous voulons rester près de

nos femmes et de nos enfants, sans aller conquérir ce pays lointain. Si nous le suivions une fois outre-mer, il s'en ferait un droit pour l'avenir sur nous et sur nos enfants; cela ne sera pas, cela ne sera pas! »

Guillaume ne s'attendait guère à une semblable opposition, il en fut ému et courroucé; mais, trop prudent pour laisser paraître son ressentiment, il eut recours à la ruse pour surmonter tant de résistances. Appelant auprès de lui les uns après les autres les membres des états, il leur demanda leur appui individuel, leur promit qu'il ne les tiendrait point pour engagés à l'avenir, et leur offrit, comme garant de sa parole, une charte scellée de son grand sceau. Guillaume, naturellement impérieux et hautain, savait se montrer plein de condescendance et de douceur quand son succès en dépendait, et à force de promesses gracieuses, d'offres séduisantes et d'apparente générosité, il parvint à dominer tous les assistants, seigneurs, prêtres et bourgeois, qui s'engagèrent successivement à lui fournir des hommes, des vaisseaux et de l'argent.

Le duc adressa aussitôt le même appel à toutes les provinces de France, promettant une forte solde à tous ceux qui voudraient s'enrôler à son service. De Bretagne, de Poitou, de Bourgogne, des bords du Rhin, accoururent en foule « de hardis combattants qui, aspirant avec avidité à la proie que leur offrait l'Angleterre, se disposaient à affronter tous les dangers par terre et par mer. » Les uns

demandaient « quelque bon appointement, » les autres un château ou une ville, d'autres se contentaient qu'on leur donnât quelque noble dame en mariage : « à chacun promettait le duc ce qu'il demandait. »

Guillaume ayant ainsi « traité avec ses sujets » et avec la France entière chercha à s'assurer aussi le concours des princes ses alliés; mais le roi de France le lui refusa sur l'avis de son conseil, qui déclara « que les Normands obéiraient encore moins au roi de France s'il avenait que le duc mît l'Angleterre en son obéissance. » Guillaume quitta Saint-Germain très-irrité, mais point découragé par ce refus, et il se rendit dans son duché pour surveiller et presser les préparatifs de départ.

L'activité était grande sur les côtes de Normandie, et dans tous les ports les vaisseaux se construisaient rapidement : l'ardeur du chef s'était communiquée à tous, et les charpentiers, les forgerons, les matelots travaillaient sans relâche « à tout disposer pour la grande et lointaine entreprise. » Le duc avait choisi comme lieu de réunion l'embouchure de la Dive, et à la fin d'août 1066, s'il en faut croire le calcul probablement fort exagéré des chroniqueurs, trois mille vaisseaux, nefs ou chaloupes, et cinquante mille hommes d'armes n'attendaient que le moment favorable pour quitter le port. L'attente se prolongea plus d'un mois, et durant tout ce temps le duc « fournit abondamment aux besoins de cette multitude, » et leur in-

terdit si sévèrement tout pillage que « le bétail pouvait paître dans les champs en toute sûreté, et les moissons attendaient intactes la faux du laboureur, sans avoir été ni foulées par la superbe insouciance des chevaliers, ni ravagées par le fourrageur. »

Vers le 20 septembre, un vent du sud poussa le flotte jusqu'à Saint-Valery-sur-Somme, où elle fut de nouveau forcée de jeter l'ancre. Dans ce court trajet, plusieurs vaisseaux, battus par la tempête, firent naufrage; leurs équipages périrent, et les corps, rejetés par les flots sur la rive, vinrent répandre le consternation dans l'armée. Fatigués d'un si long retard, les hommes se réunissaient sous leurs tentes; il se parlaient à voix basse des dangers de l'expédition, ou se rendaient sur la plage pour y chercher les débris des vaisseaux et les cadavres de leurs compagnons. L'effroi se propagea rapidement, et Guillaume vit la tristesse et le découragement remplacer, dans une partie de son armée, la joyeuse ardeur du départ; quelques soldats prirent même la fuite pendant la nuit. Dans cette circonstance, le duc donna de nouvelles preuves de « ce grand courage que ne pouvaient abattre ni les terribles naufrages, ni la désertion timide d'un grand nombre d'hommes qui lui avaient promis fidélité. » Il fit enterrer promptement les cadavres, augmenta les distributions de vivres, et pour relever la confiance de ses gens, il fit apporter en grande pompe là châsse de saint Valery. Toute

l'armée se mit en prière autour du saint patron de la ville ; le lendemain matin le vent était favorable, les plus abattus avaient repris courage, et les gardes qui avaient veillé pendant la nuit annonçaient à leurs camarades qu'ils avaient observé dans le ciel « une étoile chevelue, ce qui était certainement signe de grandes choses. » La même comète allait porter l'effroi chez les Saxons, et Guillaume de Malmesbury s'écriait, en s'agenouillant dans le jardin de son couvent : « Te voilà, étoile à la queue brillante ! tu viens pour faire pleurer plus d'une mère ; tu parais dans toute la terreur, instrument de ruine pour ce pays ! »

L'armée normande « rendit grâce au ciel de la voix et des mains, et tous en tumulte s'excitaient les uns les autres. » Dans leur bruyante précipitation, les soldats de Guillaume ne songeaient plus qu'à s'embarquer, et les seigneurs oubliant leurs vassaux, les vassaux abandonnant leurs armes, ne s'inquiétaient que de ne pas être laissés à terre. Enfin, le 27 septembre au soir, on mit à la voile : Guillaume était en tête de la flotte, sur le vaisseau que lui avait donné la duchesse Mathilde. Les flancs du navire étaient dorés, les voiles étaient de couleurs éclatantes, et les lions de Normandie y étaient représentés. A la proue on avait sculpté un enfant dirigeant son arc vers le pays ennemi : la bannière de Rome flottait au vent, pour indiquer la sainteté des prétentions de Guillaume.

Ce vaisseau, « voguant avec plus d'ardeur vers

la victoire, eut bientôt, par son extrême agilité, laissé les autres derrière lui. » Le lendemain, de grand matin, Guillaume fit monter un matelot au haut du grand mât, pour s'assurer si les autres vaisseaux le suivaient; l'homme annonça « qu'il ne s'offrait à sa vue rien autre chose que la mer et les cieux. » Le duc fit aussitôt jeter l'ancre, et, de peur que son équipage ne s'effrayât de ce retard, il fit servir un grand repas auquel il prit part « avec une mémorable gaieté. » Le matelot remonta une seconde fois, et dit qu'il voyait venir quatre vaisseaux : bientôt après il s'écria : « Voici une forêt de mâts qui s'avancent. »

Harold venait à ce moment de quitter le sud de l'Angleterre : après avoir longtemps surveillé les mouvements de ses ennemis, et longtemps attendu l'invasion normande, il avait été obligé de se porter rapidement vers le nord de son royaume, où l'appelait un péril plus pressant encore. La Northumbrie était tombée au pouvoir d'une armée norvégienne conduite par Tostig, propre frère de Harold. Choisi par Édouard le Confesseur pour gouverner les provinces du nord, Tostig en avait été expulsé en 1064 par le peuple lassé de son oppression et de ses rapines; il n'avait pas trouvé auprès de son frère l'appui qu'il s'en promettait, Harold avait été le premier à blâmer sévèrement ses iniquités et sa tyrannie. Tostig avait quitté l'Angleterre le cœur plein de haine contre les Saxons et contre son frère, et s'était rendu en

Norvége. Là il avait trouvé un roi poëte et pirate, Harald, fils de Sigurd, qui aimait à promener au loin « son grand vaisseau, l'effroi des laboureurs, son vaisseau noir rempli de guerriers. » Tenté par la perspective d'une grande aventure, Harald s'était associé aux projets de Tostig, il avait mis « sa grande flotte en mer, » et tous deux ravageaient les environs d'York, lorsque le jeune roi saxon accourut pour les en chasser. En vain le chef norvégien excita ses compagnons au combat par de sauvages improvisations; en vain Tostig proféra trois fois de fières menaces contre son frère, qui trois fois lui offrit la paix; l'armée norwégienne fut détruite, et ses deux chefs trouvèrent la mort sur le champ de bataille. Harold entra victorieux dans York pour y faire reposer ses troupes.

Le même jour Guillaume débarquait à Pevensey, village du comté de Sussex, « lieu mal gardé pour lors. » Les archers, « court vêtus et tondus sur les oreilles, » descendirent les premiers, puis les cavaliers, les charpentiers, les maçons et autres ouvriers qui avaient bâti trois châteaux de bois, tout prêts à être établis sur le sol. Guillaume descendit le dernier. Au moment où il touchait la rive, son pied glissa et il tomba les mains contre terre. On s'écria aussitôt : « Mauvais signe; Dieu nous préserve! » Mais Guillaume se releva promptement : « Sachez, dit-il, que j'ai saisi cette terre de mes mains, et qu'avec l'aide de Dieu et la vôtre, je la

conquerrai! Par la splendeur de Dieu, elle est à moi, elle est à vous! »

Guillaume ayant planté son camp sur le rivage, entre Pevensey et Hastings, partit à la tête de vingt-cinq chevaliers pour reconnaître les lieux : il n'y avait que des chemins à peine tracés, et le duc fut contraint de mettre pied à terre pour pénétrer dans l'intérieur du pays; mais, plus robuste de corps et d'âme que les chevaliers qui le suivaient, « il en riait lui-même, et, quoique le lecteur en puisse rire aussi, il mérita de sérieuses louanges en portant, avec sa propre cuirasse, celle de Guillaume, fils d'Osbern, renommé cependant pour sa force et son courage. »

Pendant dix jours, l'armée de Guillaume attendit l'ennemi; autour du camp se fit une vaste solitude. Frappés d'effroi, les paysans saxons fuyaient de toutes parts, emmenant leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux; ils couraient se réfugier dans les églises et dans les monastères, où ils espéraient, mais souvent en vain, trouver un sûr abri contre les envahisseurs. Guillaume punissait sévèrement les pillards; « il voulait qu'on respectât ce qui devait bientôt être sien; » mais, malgré son active surveillance et ses rudes châtiments, les Normands, qui ne voulaient que « gagner, » se répandaient dans la contrée et s'emparaient de ce que les fuyards n'avaient pu dérober à leurs recherches; à peine débarqués sur la terre étrangère, ils traitaient l'Angleterre en pays conquis.

Sur la nouvelle de l'entrée des Normands en Angleterre, le roi Harold était en hâte revenu à Londres; mais son armée, fatiguée des combats contre les Norvégiens, n'avait pu le suivre dans sa marche rapide, et il resta six jours dans sa capitale, cherchant de loin à découvrir la force de ses ennemis. Des espions saxons furent arrêtés par les Normands, et amenés devant le duc; mais Guillaume, charmé de cette occasion de faire connaître à Harold sa puissance, les renvoya sains et saufs à Londres, où ils rapportèrent au jeune roi ce qu'ils avaient vu. « L'aspect de l'armée normande était formidable; elle ne paraissait pourtant composée que de prêtres, ils n'avaient aperçu que des hommes sans moustaches. » Harold sourit à ces paroles et leur dit : « Ceux que vous avez trouvés en si grand nombre ne sont point des prêtres, mais de braves hommes d'armes, qui nous feront bientôt voir tout ce qu'ils valent. »

Guillaume de son côté envoya à son rival un moine de Fécamp, nommé Hugues Maigrol, chargé de ses dernières sommations; il lui rappelait son serment d'Avranches et soutenait qu'il avait été appelé par Édouard mourant au trône d'Angleterre. Harold, « enflammé de colère à ce discours, eût occis le moine d'une arme qu'il tenait à la main, sans son frère Gurth, comte d'York, qui l'en empêcha, conseillant au père de se retirer au plus tôt. »

Le jeune roi saxon, dans son bouillant courage,

voulait commander en personne son armée, et tout risquer pour vaincre; mais autour de lui, et même dans sa famille, on taxait son ardeur d'imprudence et de témérité : sa mère le suppliait avec larmes de différer le combat, de réunir une plus nombreuse armée, et de ne point compromettre ainsi sa couronne et sa vie; ses frères Gurth et Leofwin le pressaient de leur remettre le commandement; Gurth surtout lui disait : « Tu ne peux nier que, de force ou de gré, tu n'aies prêté un serment au duc Guillaume, tu feras donc mieux de t'éloigner en cette pressante nécessité; si tu commets un parjure, tu trouveras la mort ou la fuite. Nous, nous n'avons rien juré, notre guerre sera juste, nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc livrer bataille sans toi, ta cause en sera meilleure. Si nous fuyons, tu nous ramèneras au combat; si nous mourons, tu nous vengeras! »

Tout fut inutile. Harold déclara « que ce serait l'opprobre de sa vie que de tourner ainsi le dos à l'ennemi, et que Dieu soutiendrait certainement son bon droit : » puis rassemblant ses hommes, il s'avança rapidement vers le camp des Normands, espérant les surprendre à l'improviste. Mais Guillaume se tenait sur ses gardes, et, informé par ses espions de l'approche des ennemis, il fit mettre tout son monde sous les armes.

Harold et ses troupes prirent position non loin du camp normand; après s'être fortifiés à l'aide de pieux enfoncés en terre et réunis par de hautes

claies d'osier, les Saxons, la veille du combat, passèrent la nuit, selon leur coutume, à boire, à se divertir, et à répéter en chœur les chants nationaux. Les Normands, moins débauchés et mieux disciplinés, « ordonnèrent de leur conscience en faisant des prières et des oraisons. » Guillaume donna un pieux exemple en communiant le lendemain matin, 14 octobre, à la messe que célébra son frère Eudes[1], évêque de Bayeux. Il suspendit à son cou ces mêmes reliques « de la protection desquelles Harold s'était privé en violant la foi qu'il avait jurée sur elles. Tout autre que le duc eût été épouvanté en voyant sa cuirasse se retourner à gauche pendant qu'il la mettait, mais il en rit comme d'un hasard et ne s'en effraya pas comme d'un funeste pronostic. »

Guillaume rangea alors son armée en bataille : près de lui, un jeune chevalier, Toustain le Blanc, agitait l'étendard béni par le pape; l'évêque de Bayeux, celui de Coutances et un grand nombre de seigneurs l'entouraient. Il s'avança, et s'adressant à ses troupes : « C'est maintenant, leur dit-il, que vos bras doivent prouver quelle est votre force et quel courage vous anime. Il ne s'agit plus seulement de vivre en maîtres, mais d'échapper vivants d'un péril imminent. Si vous combattez comme des hommes, vous obtiendrez la victoire, de l'honneur, des richesses. Autrement vous serez bientôt égorgés,

1. Fils de sa mère Harlette et d'un bourgeois de Falaise, Herluin de Conteville.

ou bien, captifs, vous servirez de jouet aux plus cruels ennemis. De plus, vous serez couverts d'une ignominie éternelle. Aucun chemin ne s'ouvre à la retraite : d'un côté, des armes et un pays ennemi et inconnu ferment le passage; de l'autre, la mer et des armes encore s'opposent à la fuite. Il ne convient pas à des hommes de se laisser effrayer par le grand nombre. Les Anglais ont souvent succombé sous le fer ennemi : souvent vaincus, ils ont subi le joug étranger, et jamais ils ne se sont illustrés par de glorieux faits d'armes. Osez seulement, que rien ne vous fasse reculer, et bientôt le triomphe réjouira vos cœurs. »

Aussitôt les Normands s'ébranlent, les prêtres quittent l'armée pour aller, du haut d'une colline voisine « prier et la bataille regarder; » les cavaliers pressent leurs chevaux; un jeune Normand, appelé Taillefer, s'élance en chantant l'hymne de Charlemagne et de Roland; son épée, lancée en l'air, retombe dans sa main droite; le bruit du fer se mêle au son de sa voix et aux cris des Normands qui, à chaque nouvel exploit célébré par le poëte, à chaque refrain guerrier, répètent avec enthousiasme : « Dieu aide! Dieu aide! »

Les archers de Guillaume attaquent les premiers les redoutes des Saxons; mais leurs flèches vont se briser contre les claies d'osier, les dards pleuvent de tous côtés, et les pierres lancées des palissades écrasent les combattants. La cavalerie normande s'avance pour secourir les archers; elle est re-

poussée à son tour : « trois chevaux sont tués sous le duc Guillaume, qui trois fois venge promptement la mort de son coursier. » Le bruit se répand qu'il a été lui-même tué. A cette nouvelle, toute l'aile gauche se débande, « les gens de pied et les chevaliers retournent le dos, presque toute l'armée du duc recule, ceci soit dit sans offenser les Normands, la nation la plus invincible ! »

Guillaume se précipite au-devant des fuyards ; il les arrête en les menaçant ou en les frappant de sa lance ; la tête nue, les yeux enflammés de colère, il s'écrie : « Voyez-moi tous, je vis et je vaincrai, Dieu aidant ! Quelle démence vous pousse à la fuite ? Quel chemin s'ouvrira à votre retraite ? Vous vous laissez repousser et tuer par ceux que vous pouvez égorger comme des troupeaux. Vous abandonnez la victoire et une gloire éternelle, pour courir à votre perte et à une éternelle infamie. Si vous fuyez, aucun de vous n'échappera à la mort. »

A ces paroles de leur chef, les Normands s'arrêtent et se rallient. Le duc s'avance lui-même à leur tête, frappant de sa foudroyante épée » un corps d'Anglo-Saxons qui s'était lancé à la poursuite des fuyards. Mais Harold, toujours placé derrière les redoutes, repoussa de nouveau les attaques de l'ennemi. L'armée normande était pour la seconde fois près de plier sous l'effort des Saxons et peut-être de périr sous leurs coups, lorsque Guillaume ordonne à ses gens de feindre une déroute complète et de fuir dans la campagne. A cette vue,

les Saxons poussent des cris de joie, « s'excitent à l'envi, et courent comme s'ils eussent volé à la poursuite de ceux qu'ils croient en fuite. » Tout à coup les Normands, faisant volte-face, « les serrent et les enveloppent de toutes parts; ils lancent des traits, frappent et percent; le mouvement des morts qui tombent paraît plus vif que celui des vivants; » les Normands retournent vers les remparts et les enfoncent; Harold tombe mort, la tête percée d'une flèche, ses deux frères sont renversés et tués à ses côtés. Les Saxons consternés fuient à leur tour, pour ne plus revenir au combat : poursuivis avec acharnement, ils se réfugient dans une vallée coupée par de nombreux ravins. Les Normands les y suivent aussitôt, et achèvent de les mettre en déroute, mais ils périssent eux-mêmes en grand nombre dans ces ravins où ils se précipitent, convoitant le bien d'autrui avec une ardeur immodérée, peuple aux pieds légers, et prompt à répandre le sang! »

Guillaume revint sur le champ de bataille, où il passa la nuit. Le lendemain matin, il fit le recensement de son armée; bien des noms ne répondirent pas à l'appel : la victoire avait coûté cher aux vainqueurs. Mais les pertes de l'armée saxonne surpassaient de beaucoup celles du duc de Normandie; les vaillants compagnons de Harold avaient succombé en foule, et Guillaume, en parcourant le lieu de leur défaite et de son triomphe, pouvait s'écrier à juste titre : Ceci est vraiment la vallée de

sanguelac (lac de sang). Il ordonna que tous les cadavres fussent enterrés en cet endroit. Githa, mère de Harold, vint, accompagnée de deux moines, essayer de découvrir le corps de son fils ; mais, après de longs efforts, ils renoncèrent à cette triste recherche. Une autre femme vint après eux sur le champ de bataille : Édith *la belle au cou de cygne* avait été aimée de Harold avant qu'il fût monté sur le trône, et tout émue d'un douloureux courage, elle ne s'arrêta que lorsque, après avoir longtemps erré au milieu de tant de cadavres défigurés, elle tomba épuisée de douleur sur le corps mutilé de Harold. Il fut enseveli au monastère de Waltham, qu'il avait fondé et généreusement doté.

Le lendemain de la bataille, le duc de Normandie fit vœu d'élever en cet endroit un couvent dédié à saint Martin, patron des soldats gaulois : il lui fit don de toutes les terres avoisinantes, et l'appela l'abbaye de la Bataille : on plaça le maître autel à l'endroit même où avait été retrouvé le corps du dernier roi saxon. Et comme on disait à Guillaume que l'eau manquerait dans son monastère : « N'importe, repartit le duc ; car, si Dieu me prête vie, je ferai en sorte qu'il y ait plus de bon vin chez les religieux de la Bataille qu'il n'y a d'eau claire dans le meilleur couvent de la chrétienté. »

La bataille de Hastings a naturellement excité, chez les chroniqueurs des deux nations, des sentiments bien opposés ; les Saxons ne la nomment que « le jour amer, le jour de mort, le jour souillé

du sang des braves. L'Angleterre y a perdu son roi national ; elle est tombée sous la main de l'étranger, ses fils ont péri misérablement, ses conseillers et ses chefs sont vaincus, morts ou déshérités ! » Les historiens normands célèbrent la gloire de « celui qui soumit, en un seul jour, de la troisième heure au soir, toutes les villes de l'Angleterre ; eussent-elles été défendues par les remparts de Troie, le bras et l'habileté d'un tel homme les eussent bientôt renversées. »

Toutes les villes d'Angleterre n'étaient pas soumises, les remparts de Troie n'étaient pas encore renversés, mais le pas décisif était fait, l'étendard normand était planté sur la terre étrangère, et Guillaume avait droit d'espérer, qu'il ajouterait, dans le présent et dans l'avenir, pour lui et pour ses descendants, le nom de roi d'Angleterre à celui de duc de Normandie que lui avaient légué ses ancêtres.

Quelques jours après sa victoire, Guillaume apprit que plusieurs vaisseaux, venus de Normandie pour lui amener de nouvelles forces, avaient abordé non loin de Hastings, en un lieu appelé Romney. Peu nombreux et loin de leur chef, les soldats normands s'étaient laissé repousser et mettre en déroute par une troupe de paysans. Guillaume avait besoin de s'assurer l'obéissance du sud-est de l'Angleterre : ces côtes étaient le point de communication entre la France et le pays qu'il venait de conquérir ; les renforts qu'il attendait encore devaient y débarquer. Aussi, au lieu de se diriger vers Lon-

dres, il parcourut les côtes, « dévastant tout sur son passage, » et s'arrêta à Romney pour y punir par le pillage et l'incendie la courageuse résistance des habitants. De Romney, Guillaume marcha sur Douvres, la place forte de la côte, « le cadenas et la clef de toute l'Angleterre. » Cette ville, récemment fortifiée et approvisionnée par Harold, aurait pu résister longtemps, et soutenir un siége ruineux pour les espérances du duc de Normandie; mais soit faiblesse des soldats qui venaient d'apprendre la mort de leur roi et la défaite de leurs compagnons, soit trahison du gouverneur saxon chargé de la défense du fort, Guillaume mit le feu aux portes de la ville, y pénétra sans obstacle, et se vit le maître de toute la contrée. Cette facile conquête arrivait à propos : l'armée normande avait besoin de repos et de recrues : la dyssenterie y faisait de grands ravages, et on entendait dans le camp des vainqueurs les plaintes des mourants et les pieuses exhortations des ministres de Dieu plutôt que des chants d'allégresse et de triomphe.

Au bout de huit jours, l'épidémie diminua, et Guillaume put faire marcher son armée sur Londres. Il avait hâte d'y arriver. Réunis dans cette ville après la bataille de Hastings, les débris de l'armée saxonne appelaient à leur aide tous les défenseurs « de leurs vieilles libertés, » et, malgré la stupeur où la mort de Harold avait plongé son peuple, de nombreux détachements répondaient à cet appel. Mais ce qui faisait la force des Normands

manquait entièrement aux Saxons : ils n'avaient pas un homme pour les commander; divisés et ballottés par les intrigues de ceux qui prétendaient à remplacer Harold, les soldats se déclaraient, tantôt du parti d'Edwin et de Morcar, beaux-frères de leur dernier roi et dignes de les commander sur le champ de bataille, tantôt de celui d'Edgar Etheling, neveu d'Édouard le Confesseur et légitime héritier de son trône. Les seigneurs et les prêtres étaient indécis comme les soldats, et Guillaume ravageait déjà le comté de Surrey, « ne cessant de brûler les villes et de tuer les habitants, » que le conseil national saxon, choisi pour décider entre les rivaux, tardait et hésitait encore. Enfin on s'arrêta sur Edgar Etheling, prince à peine sorti de l'enfance, d'un caractère indolent et faible, ignoré de la nation qu'il était appelé à mener au combat. Ce choix ne fit qu'augmenter la discorde, et le nouveau roi, abandonné par Edwin, Morcar et tous leurs partisans, qui se retirèrent dans les provinces du Nord, resta dans sa capitale au milieu d'un peuple triste et découragé, mais décidé pourtant à défendre encore le successeur de Harold, le descendant légitime de ses rois.

Guillaume ne tarda pas à venir attaquer le nouveau roi : cinq cents cavaliers normands s'avancèrent jusqu'aux portes de Londres; les Saxons sortirent à leur rencontre, et les forcèrent à se retirer. Après quelques escarmouches sans résultat, Guillaume se décida à cerner la ville de tous

côtés : au nord comme au sud, à l'est et à l'ouest, Londres fut enveloppée dans un vaste réseau de troupes ennemies qui arrêtaient les approvisionnements, s'emparaient de toutes les ressources que pouvaient encore fournir les villages environnants, et répandaient la consternation jusque dans les provinces éloignées, où l'on n'osait se risquer à envoyer de nouveaux renforts.

Londres restait donc isolée, sans espoir de secours : les plus courageux parlaient à peine de résistance; on se voyait au moment de manquer de tout, la famine devenait inévitable, Edgar Etheling n'était capable ni de ressentir ni d'inspirer cet ardent patriotisme qui eût seul pu relever et soutenir les cœurs de ses sujets : le premier à parler de capitulation, il vint bientôt lui-même au camp de Guillaume à Berkhamstead, et là, suivi de Styganby, archevêque de Canterbury, d'Eldred, archevêque d'York, et de plusieurs seigneurs de la cour, il promit humblement de rester soumis et fidèle aux envahisseurs de son royaume. Guillaume s'engagea à ne point se montrer sévère ni exigeant envers ses nouveaux sujets; mais plus habile à faire en temps utile de semblables promesses que scrupuleux à les observer, il laissa son armée, de Berkhamstead à Londres, « dévaster tout ce qu'elle rencontra. »

Aux portes de Londres, Guillaume reçut l'hommage des principaux bourgeois de la ville, qui, pressés de s'attirer les faveurs du nouveau roi,

vinrent lui offrir les clefs de la cité et lui livrèrent les otages qu'il lui plut de désigner. Le peuple vit entrer Guillaume dans Londres avec une morne résignation; forcés de plier la tête sous la nécessité, les fils des Saxons conservaient dans le silence leur haine pour les vainqueurs et l'amour de la liberté : ils s'indignaient de voir leur roi, le successeur de Harold le brave, s'humilier jusqu'à offrir sa couronne à l'ennemi de son peuple; mais trop faibles ou trop désunis pour rengager immédiatement la lutte, ils remettaient à l'avenir leurs projets et leurs désirs de vengeance.

Guillaume était à peine établi dans Londres que ses serviteurs les plus dévoués le pressèrent de se faire couronner; ils lui représentaient que « l'Angleterre était habituée à obéir à un roi, et qu'elle voulait avoir un roi pour maître. » Et quant à nous, disaient-ils, « vos fidèles sujets de Normandie, c'est pour procurer à notre prince le bandeau royal que nous nous sommes exposés à tant de dangers, sur la mer et dans les batailles. »

Guillaume était aussi pressé que les plus impatients; mais ne voulant pas laisser croire qu'il ne fût gouverné que par son ambition personnelle, il répondait aux sollicitations de ses officiers « que les troubles n'étaient pas encore finis; que dans plusieurs lieux on se soulevait encore, et qu'il désirait la tranquillité du royaume plutôt que la couronne. »

Tant de réserve et de modération ne trompait personne, et le seigneur de Thouars, Aimeri d'A-

quitaine, portant la parole au nom de l'armée, vint déclarer à Guillaume qu'il ne pouvait tarder davantage à prendre le titre de roi, et qu'on le suppliait de ne point se refuser au désir de ses sujets.

« Après de nouvelles réflexions à cet égard, le duc céda à tant de vœux, à tant de conseils, » et il choisit pour son couronnement le jour de Noël, 25 décembre 1067.

L'abbaye de Westminster reçut en ce jour, auprès du tombeau d'Édouard le Confesseur, l'homme dont, sur son lit de mort, le vieux roi avait redouté « l'esprit d'astuce et d'entreprise, » et l'archevêque Eldred attendait l'arrivée de Guillaume de Normandie pour appeler sur lui la bénédiction de Dieu dans cette même enceinte où, moins d'un an auparavant, il avait versé sur la tête de Harold l'huile consacrée.

Le nouveau roi entra suivi d'un nombreux et brillant cortége : « les prélats, les abbés, les grands d'Albion » se mêlaient aux Normands qui avaient passé la mer pour les combattre. Eldred, s'adressant aux Saxons, leur demanda s'ils consentaient à ce que Guillaume régnât sur eux, pendant que Geoffroi, évêque de Coutances, adressait la même question aux Normands. « Tous, sans la moindre hésitation, et comme si, par miracle, ils se fussent trouvé une même pensée et une même voix, ils l'assurèrent de leur joyeux consentement. » L'église retentit de bruyantes acclamations. Au même instant des cris de fureur se font entendre au dehors :

des tourbillons de flamme et de fumée enveloppent tout d'un coup Westminster. Les soldats normands chargés de veiller autour du *Monastère* ont pris le tumultueux enthousiasme de leurs compagnons pour une révolte des Saxons : croyant la vie de leur chef menacée, ils ont mis le feu aux maisons voisines. La cérémonie est interrompue. Eldred, au moment de poser la couronne sur le front de Guillaume, s'arrête consterné; dans leur épouvante, Saxons et Normands ne songent qu'à se précipiter hors de l'abbaye. Bientôt l'église est abandonnée de tous; un petit nombre de prêtres entourent seuls l'archevêque, et le souverain Guillaume reçoit sa couronne au pied de l'autel des mains d'Eldred qui, effrayé « de ce fâcheux événement, présage de calamités futures, » écoute à peine les serments du nouveau roi, et se hâte de mettre un terme à une cérémonie sur laquelle il croit voir éclater le jugement de Dieu.



## CHAPITRE IV.

(1067-1077.)

États des Saxons après la conquête. — Sentiment populaire. — Soumission des grands. — Premières séditions. — Couronnement de la reine Mathilde à Londres. — Grandes insurrections saxonnes. — Leur chef Waltheof. — Sa défaite et sa mort. — Popularité de sa mémoire. — Conduite du clergé. — Rigueurs de Guillaume envers les Saxons. — Il distribue aux Normands une grande partie du territoire. — Établissement du régime féodal en Angleterre.

Le premier acte de gouvernement du roi Guillaume fut d'imposer « un très-cruel tribut de guerre » à ce peuple qu'il avait promis « de mieux traiter que ne l'avait jamais fait le meilleur de ses rois[1]. » Nobles et bourgeois, riches et pauvres, furent sommés et contraints d'enrichir immédiatement cette foule d'aventuriers qui n'avaient suivi le duc de Normandie que dans l'espoir de faire avec lui une grande et facile fortune. Les Normands s'emparaient non-seulement des biens des Saxons morts à la bataille de Hastings, mais aussi de la fortune de tous ceux « qui avaient pu avoir l'intention de se

1. Guillaume avait de lui-même ajouté cette promesse au serment que prononçaient les rois saxons le jour de leur couronnement.



joindre à ce peuple turbulent et fier » pour repousser son souverain légitime, Guillaume, duc de Normandie. Les villes, les bourgades, les châteaux se partageaient entre les seigneurs de l'armée normande; les veuves des Saxons étaient distribuées comme leurs domaines, et « de nobles femmes, ainsi livrées aux écuyers les plus méprisables, préféraient souvent la mort à une pareille existence. »

Dans leur insolente joie, les vainqueurs « s'étonnaient d'où leur venait tant de puissance, et s'imaginaient que tout ce qu'ils pouvaient vouloir leur était permis. » Les prêtres normands rivalisaient de violence et de rapines avec les soldats; ils chassaient à main armée les moines saxons de leurs abbayes, s'emparaient de leurs richesses, et tyrans plutôt que cénobites, violaient sans cesse les règles des saints canons. »

Souvent même les terres, les trésors, les riches seigneuries ne satisfaisaient pas la cupidité désordonnée des conquérants; il leur fallait des hommes à tyranniser. Ils se faisaient adjuger, avec les domaines qu'ils avaient choisis, un certain nombre de bourgeois ou de paysans, valant, selon leurs calculs, tant par an, et on trouve encore dans le *Doymesdao-Book*, registre statistique de la conquête, des listes de bourgeois dont les uns étaient évalués à trente sous, les autres à vingt sous par an. Un certain Guillaume de Caen y est cité comme ayant eu pour sa part deux bourgeois de deux sous.

Le roi Guillaume ne donnait point à ses serviteurs l'exemple de la modération : avant de satisfaire à leurs insatiables désirs, il avait commencé par se faire à lui-même une large part. Non content de s'approprier le trésor des rois saxons, et « des sommes d'or et d'argent en quantité incroyable, » il faisait prendre pour son propre compte, chez les marchands de la Cité, « des trésors précieux pour le nombre, l'espèce ou le travail, qui, sans lui, dit le chapelain Guillaume de Poitiers, eussent été réservés au vain plaisir de l'avarice, ou destinés à être honteusement engloutis par le luxe des Anglais.

Ainsi se passèrent les premiers mois de la conquête; les souffrances des Saxons dépossédés de leurs biens, opprimés dans leurs personnes, et la brutale avidité des Normands, c'est là ce qu'on retrouve à chaque ligne de ces chroniques naïves et animées, où les deux peuples nous ont transmis leur vivante histoire : les panégyristes de Guillaume eux-mêmes, au milieu de leur enthousiasme pour « le héros de la Normandie, » se permettent quelquefois une phrase de regret ou de blâme pour tant de cruautés inutiles, de violences gratuites, pour un pillage si effréné. Les récits des vaincus sont un continuel mélange d'invectives passionnées contre les vainqueurs et de douloureux retours sur la grandeur passée de leur patrie.

Le peuple saxon était prêt à donner sa vie pour défendre sa terre natale ; au nord et à l'ouest sur-

tout, on avait reçu avec indignation la nouvelle de la prompte soumission d'Edgar Etheling. Mais le peuple ne lutte pas seul; il a besoin d'un nom, d'un homme autour duquel il puisse se rallier. Personne n'agitait le drapeau de l'indépendance. Ceux que les Saxons avaient coutume de suivre au combat n'étaient point résolus, comme eux, à tout supporter, jusqu'à la mort, plutôt que de se plier au joug des Normands. Sur la nouvelle de la reddition de Londres et du couronnement de Guillaume, Edwin et Morkar étaient venus jurer foi et hommage au vainqueur de leur beau-frère Harold. Waltheof, fils de Siward, renommé pour sa vaillance, avait bientôt suivi leur exemple. Leur défection répandit momentanément la consternation dans le cœur des braves Saxons. Sans chefs, que pouvaient-ils entreprendre? Ils ne perdaient point l'espoir d'une lutte prochaine; mais Guillaume était monté depuis plus de six mois sur le trône d'Angleterre, qu'il n'avait encore eu aucune révolte sérieuse à réprimer.

Il crut le moment favorable pour quitter son nouveau royaume, et pour aller étaler, aux yeux de ses sujets de Normandie, la pompe d'un glorieux conquérant. Laissant le soin du gouvernement à son frère Eudes et à Guillaume, fils d'Osbern, il vint s'embarquer dans ce même port où, peu de temps auparavant, il avait « pris de ses mains possession de la terre anglaise, » sur des vaisseaux ornés de voiles blanches. Edgard Etheling, Edwin,

Morkar, Stigand et de nombreux seigneurs escortaient leur maître : par amour-propre et par prudence, Guillaume avait voulu à la fois faire suivre par de nobles vaincus son char de triomphe, et priver la nation de chefs « capables de la soulever contre lui. »

C'était pendant le temps de l'hiver « consacré à la rigoureuse pénitence du carême ; et cependant le soleil, pour ce jour de grande fête, brillait avec cet éclat qui n'appartient qu'aux plus longs jours de l'été. » Sur son passage à travers la Normandie, Guillaume fut accueilli par une foule joyeuse, et lorsqu'il entra à Rouen, les femmes, les vieillards, les enfants se précipitaient devant lui, « le saluant avec des acclamations » et célébrant par leurs cris d'allégresse son glorieux retour dans sa patrie. Les prêtres chantaient des psaumes d'actions de grâces, et « n'omettaient rien de ce qu'on a coutume de faire en de telles solennités, y ajoutant même tout ce qu'ils purent inventer de nouveau. »

Les manteaux d'or des prêtres saxons furent la récompense « d'une si éclatante piété, » et les autels de Normandie furent chargées des trésors que les « Églises d'outre-mer avaient pris plaisir, » dit Guillaume de Poitiers, à envoyer comme présents aux Églises de France.

Guillaume célébra sa conquête par de grandes réjouissances publiques et des fêtes où les Normands se pressaient autour de lui pour regarder avec curiosité « les chevaliers, enfants des contrées

occidentales : les plus beaux jeunes gens de la Gaule chevelue auraient envié leur beauté, qui ne le cédait pas à celle des jeunes filles. » Aux offices religieux, que Guillaume avait soin de suivre avec une humble dévotion, la piété de ses sujets était souvent distraite par l'éclat des vêtements du roi et de ses compagnons. Aux repas qu'il donnait aux seigneurs de sa cour, « ils contemplaient avec admiration les vases d'argent et d'or, sur le nombre et l'éclat desquels on pourrait rapporter des choses vraiment incroyables. »

Pendant que Guillaume se plaisait à éblouir son peuple de Normandie par la splendeur de ses trésors, le peuple d'Angleterre reprenait courage contre lui. Las de gémir en silence sur leur servitude, les Saxons formaient, sur plusieurs points, des complots contre la domination étrangère. Dans les provinces du nord et de l'ouest, on n'avait point encore subi la présence de l'armée normande, et loin des désastres qu'elle portait à sa suite, le peuple saxon se promettait de la refouler jusqu'aux rivages de cet Océan qu'elle avait dû traverser pour conquérir l'Angleterre. De rapides messagers allaient faire, dans les villes et dans les campagnes, de fiers appels à sa résistance ; dans les châteaux, ils étaient accueillis avec enthousiasme ; dans les chaumières, la première place à la table ou au foyer était pour eux ; ils racontaient, dans un énergique langage, la belliqueuse ardeur des pays qu'ils venaient de traverser, et au récit des

sacrifices que chacun s'imposait volontairement, ou de la tyrannie des nouveaux maîtres de l'Angleterre, tous les cœurs s'enflammaient de zèle pour la liberté de la patrie et d'une haine toujours croissante contre ses oppresseurs. « Dans toute l'étendue du pays, disent les écrivains normands, ces brigands avaient conspiré pour surprendre et massacrer les chevaliers que le roi avait laissés pour la défense du territoire, tellement qu'en plusieurs lieux ils avaient en secret de fiers pourparlers. »

A la vue des préparatifs de guerre qui se faisaient autour d'eux, l'évêque Eudes et les lieutenants de Guillaume s'alarmèrent et le conjurèrent de revenir en toute hâte « dans son royaume d'Angleterre, où les cœurs mobiles et inquiets se détournaient, par de perfides conspirations, de la foi qu'ils lui devaient. » La situation était grave, lui écrivaient-ils; des forteresses s'élevaient autour des châteaux; les villes, largement approvisionnées d'hommes, d'armes et de vivres, refusaient d'ouvrir leurs portes aux chevaliers normands chargés de les gouverner. Guillaume n'hésita point, et quittant immédiatement la reine Mathilde, « son beau pays de Normandie » et le repos, il arriva en Angleterre à la fin de décembre 1067. Au lieu de se diriger avec une armée vers les pays rebelles à son autorité, le roi chercha d'abord à les apaiser par des promesses de clémence et de liberté sous son gouvernement : témoignant avec beaucoup

d'adresse les plus grands égards aux prélats et aux seigneurs du pays, il accueillait chacun avec d'affectueuses caresses, leur donnant gracieusement le baiser de bienvenue, montrant à tous la plus grande affabilité, et écoutant avec empressement tous les renseignements et les avis qu'on lui donnait. »

Mais « l'affabilité et les caresses affectueuses » qui pouvaient abuser ou séduire quelques Saxons enclins à se laisser tromper par le vainqueur, ne calmaient point l'esprit de colère et d'indépendance des provinces éloignées. Elles n'éprouvaient pas plus l'habileté et « la ruse du renard normand » qu'elles ne souffraient du pillage de leurs maisons ou du massacre de leurs enfants : aussi, malgré les bienveillantes déclarations et les appels à la concorde qui partaient sans cesse du palais de Guillaume, les remparts s'élevaient de plus en plus autour des villes, et les ponts-levis des châteaux ne s'abaissaient pas à l'approche des messagers du roi.

Les chefs ne manquaient plus au parti national ; à peine débarqués à Winchelsea à la suite du roi Guillaume, Edwin et Morkar avaient senti se réveiller dans leur cœur, sous l'influence de l'ardeur populaire, des désirs de résistance et d'affranchissement. Prenant secrètement la fuite pendant la nuit, ils étaient allés se joindre dans l'ouest aux défenseurs de l'Angleterre. Leur retour à la cause saxonne excita autant de joie que leur trahison

avait jeté de découragement dans les cœurs, et le résultat de cette satisfaction fut la révolte d'Exeter qui « la première tenta, » mais sans succès, « de venger la liberté. » Promptement assiégés par l'armée normande, les magistrats rendirent les clefs de la ville, « trompant par leur lâcheté le peuple qui s'était confié en leur courage. » Le comté d'York suivit bientôt l'exemple d'Exeter, et se souleva presque en entier; la révolte se propageait rapidement; mais Guillaume vint lui-même attaquer les remparts d'York, et, malgré l'héroïque courage avec lequel ses habitants luttèrent contre la servitude qui se préparait pour eux, il renversa les murailles, et, maître de la ville et de tout le pays d'alentour, il y construisit des forts, y laissa une garde d'élite pour veiller sur ces populations dont « la foi lui était, » à juste titre, « fort suspecte, » et emmenant à sa suite de nombreux otages, il rentra bientôt à Londres. En quelques mois il avait soumis, par la guerre ou par la terreur, toute la contrée du sud-ouest au nord de l'Angleterre.

A la fin de l'année 1068, le roi, voulant donner à sa cour plus d'éclat et de mouvement, rappela auprès de lui la reine Mathilde, « la bonne dame Maheut » des chroniques. « Et grande fut sa joie lorsque son noble époux la manda; elle s'empressa d'obéir à ses ordres et se fit accompagner d'une grande suite de seigneurs et de dames. » Toute la cour de Normandie se réjouissait d'aller prendre part au triomphe et aux largesses de son souve-

rain : les prêtres allaient chercher de nouvelles abbayes; les nobles demoiselles bien nées et bien équipées se promettaient de grandes et riches alliances dans ce pays étranger, dont la rapide conquête leur faisait plus espérer de joyeuses fêtes que redouter de sanglants combats.

Mathilde fut couronnée le jour de la Pentecôte par l'archevêque Eldred, encore soumis aux « puissances du jour, » mais déjà triste de l'appui qu'il prêtait à l'oppresseur de son pays, à ce Guillaume qu'un an plus tard, sur son lit de mort, il devait frapper de son éloquente malédiction.

Les « jeunes demoiselles » furent bientôt deçues dans leurs espérances de plaisirs et de réjouissances. Mathilde était depuis trois mois à peine dans son royaume, que de nouvelles insurrections éclatèrent avec violence; les Gallois, les Irlandais, les Danois eux-mêmes répondaient aux appels des Saxons; leurs vaisseaux cinglaient vers les côtes d'Angleterre; les guerriers les plus redoutables s'armaient pour défendre contre Guillaume, non-seulement la liberté d'un peuple leur allié, mais aussi et surtout leur propre liberté, menacée par l'ambition du conquérant normand.

Au bruit des dangers qui menaçaient son trône, le roi renvoya en Normandie « Mathilde qu'il aimait tendrement, afin qu'à l'abri des troubles qui agitaient l'Angleterre, elle pût conserver intacts à son fils Robert les États qui lui appartenaient. » Un assez grand nombre de seigneurs normands parti-

rent en même temps, sollicités par leurs femmes, qui étaient restées dans leur pays, « de revenir promptement auprès d'elles. « Guillaume chercha vainement à les retenir par de nouveaux présents et par de magnifiques promesses.

Mais si quelques-uns de ses officiers étaient déjà lassés par la lutte, la masse des seigneurs et des soldats, plus fidèles ou plus ambitieux, ne se souciaient point d'abandonner, au premier péril, une entreprise si grande et si profitable ; « excités par les aiguillons du zèle ou de la cupidité, » ils se mirent en marche à la suite de Guillaume pour aller chasser l'armée ennemie de la ville d'York, où, après avoir massacré la garnison normande, les princes danois et irlandais avaient établi leur camp. Edwin, Morkar, Waltheof le Brave s'étaient joints à eux. Edgar Etheling avait échappé à la surveillance des Normands, et de nouveau proclamé roi dans York, il prêtait aux rebelles, non l'appui de sa bravoure, mais celui de son nom royal. Un instant York avait été repris par les Normands établis dans les provinces environnantes, mais la place était bientôt retombée au pouvoir des Saxons.

Sur sa route, Guillaume combattit sans relâche : Oxford, Warwick, Leicester, Derby, Nottingham, Lincoln tombèrent successivement en son pouvoir ; pillées et incendiées par l'armée d'outre-mer, ces villes étaient ou contraintes de se rendre ou prises d'assaut. Mais les Normands partout vainqueurs étaient sans cesse attaqués par des corps de Saxons

qui survenaient à l'improviste et les harcelaient en se cachant dans les ravins ou dans les bois; « le sang coulait sans cesse, la loi de Dieu était partout violée, et de part et d'autre les enfers recevaient une proie immense. »

Guillaume, par sa tranquille intrépidité, relevait sans cesse le courage de ses soldats; toujours le premier à la brèche, il ne permettait ni plaintes ni lassitude. Arrivée au bord d'une assez forte rivière, non loin d'York, l'armée ne trouva ni gué ni bateaux pour la traverser. Pendant trois semaines on chercha un moyen de se rendre sur l'autre rive, et Guillaume résista toujours aux instances de ses officiers, qui le pressaient de revenir sur ses pas.

Enfin un chevalier, Lisois de Moutiers, après avoir longtemps sondé la profondeur de l'eau, trouva un lieu guéable, et quelques heures après toute l'armée était en sûreté sur le bord opposé. « Elle traversa les forêts, les montagnes, les marais par des sentiers tellement étroits, qu'il n'y pouvait pas même passer deux hommes de front. »

A l'approche de Guillaume, les Danois sentirent faiblir « leur esprit d'audace et d'aventure. » Chaque jour ils voyaient arriver dans leur camp de malheureux Saxons fuyant des villes où l'armée normande venait de marquer son passage par le meurtre et l'incendie. Leurs récits épouvantaient les Danois, et bientôt leur roi, infidèle à sa parole, se laissa entraîner, « non sans grand déshonneur, »

à traiter avec Guillaume. Les Normands marchèrent aussitôt sur York : les Saxons s'y défendirent plusieurs jours avec un grand courage; mais la trahison des Danois avait porté un coup fatal à leur cause, et la ville fut contrainte de capituler. Le roi Edgar et les principaux chefs s'enfuirent en Écosse. Guillaume n'avait pas pris lui-même part au siége; il était resté « avec une portion de son armée dans des lieux couverts de bois et inaccessibles, et de là il s'attachait à poursuivre sans relâche ses ennemis. » Plein de colère contre ce pays, qui deux fois déjà avait échappé à son autorité, « il céda honteusement à ce vice. » Sa fureur s'exerçait contre les innocents comme contre les coupables, « faisant périr par le glaive, détruisant les retraites de ceux qui s'enfuyaient, dévastant les terres, brûlant les maisons avec ce qu'elles renfermaient; jamais il n'avait montré tant de cruauté. »

La conscience des chroniqueurs l'emporte ici sur leurs habitudes d'admiration flatteuse, et, plein d'une honnête indignation, Orderic Vital s'écrie : « Je n'ai point hésité à faire l'éloge de Guillaume dans plusieurs circonstances; mais maintenant, touché d'une profonde pitié, j'aime mieux m'associer à la douleur et aux tourments de ce peuple infortuné que d'applaudir à l'auteur de tant de meurtres, et de me faire violence pour prodiguer de criminelles adulations. »

Une horrible famine suivit les Normands dans cette campagne; et pendant toute l'année 1070,

partout où ils passèrent, de York à Durham, puis de Durham à Chester et de Chester à Winchester, Guillaume faisait détruire les troupeaux, les moissons, « les aliments de toute espèce. » Privée de toute ressource, mourant de faim, sans secours, l'armée saxonne se débanda rapidement, et ses chefs vinrent de nouveau s'avouer vaincus et promettre fidélité à Guillaume. Le roi donna pour femme à Waltheof sa nièce Judith, union fatale qui, plus tard, devait coûter la vie à ce noble guerrier.

Chassés de leurs demeures, expulsés des villes où ils trouvaient leur subsistance, traqués comme des bêtes féroces, les malheureux Saxons s'enfuyaient par centaines « vers des lieux déserts et ignorés. » Là ils se nourrissaient de racines sauvages, et, dans la solitude de leur désespoir, ils formaient encore des projets de vengeance contre le cruel envahisseur de leur pays. Ce n'était plus une armée, c'était un peuple épars dans les forêts et dans les montagnes ; il n'avaient ni chefs auxquels tous dussent se soumettre, ni discipline que tous dussent observer ; mais ils s'exaltaient tous de plus en plus par la souffrance, par la faim, par la misère, et vivaient dans l'espoir de venger un jour leurs femmes et leurs enfants massacrés.

Une île boisée et marécageuse située auprès de Cambridge, l'île d'Ely, avait servi d'asile à quelques bandes. D'un accès difficile, ce lieu devint le rendez-vous d'une multitude de fugitifs. A leur tête

vint bientôt se placer un homme dont le souvenir, longtemps cher à la race vaincue, a été célébré par elle dans des chants populaires. Hereward, d'une famille saxonne établie en Flandre, était brave, audacieux et persévérant. Du pays où il résidait depuis de longues années, il avait suivi avec colère le triste sort de sa patrie; et, lorsqu'il apprit que les Normands s'étaient emparés de l'héritage de ses pères, il partit de Flandre pour les en chasser. Hereward reprit en effet possession du domaine de sa famille; son succès enflamma sa haine contre les ennemis de son pays, et, déjà renommé pour son courage, il vint se joindre aux réfugiés d'Ely. Sous sa direction, les bords de l'île furent fortifiés de remparts construits en bois et en terre, et des bandes de partisans allèrent inquiéter les Normands établis aux environs. Souvent ils revenaient chargés d'armes et de vivres; le *camp de Refuge* devenait redoutable; bientôt Hereward et ses compagnons inquiétèrent sérieusement Guillaume par leurs exploits.

Une fois convaincu de la réalité du danger, le roi ne tardait jamais à l'affronter. Les Normands fixés dans l'est de l'Angleterre réclamaient sa présence; leurs châteaux étaient devenus pour eux de véritables prisons, hors desquelles ils n'osaient s'aventurer, car Hereward tuait, arrêtait ou mettait à rançon tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin.

Guillaume marcha sur le camp du Refuge à la tête de son armée. Les marais et le sol mouvant

étaient pour les Saxons de meilleures fortifications que toutes celles qu'ils avaient pu construire : les chevaux des Normands, pesamment harnachés, ne pouvaient tenir sur un semblable terrain; arrêtés ou rebutés à chaque pas par les obstacles que leur opposait la nature, ils avançaient lentement et péniblement. Guillaume fit tracer des routes et élever des ponts et des digues; puis, espérant que la crédulité des Saxons lui viendrait en aide, il fit marcher devant les soldats qui travaillaient à faire un chemin une sorcière « qui devait, par ses sortiléges, rendre inutiles et sans effet toutes les attaques des Saxons. » Mais Hereward ne laissa pas à la magicienne le temps d'agir sur ses superstitieux compagnons, et bientôt un vaste incendie, embrasant les bois qui l'entouraient, l'enveloppa dans ses flammes, et lui interdit pour jamais les oracles et les mystérieuses découvertes.

Le camp du Refuge, bien qu'entièrement bloqué, et contraint à se suffire à lui-même, résista longtemps. Hereward était hardi, fier et obstiné; ses hommes n'étaient pas moins décidés que lui. La trahison seule, après plusieurs mois de résistance, vint à bout du chef et de ses partisans. Quelques moines, établis dans l'île d'Ely, avaient plus peur de mourir de faim que de capituler. Ils firent offrir aux Normands de leur ouvrir un passage, à condition que leur couvent, leurs personnes et leurs biens seraient respectés. Leur lâcheté rendit inutile le long dévouement des réfu-

giés d'Ely : ils furent égorgés ou emmenés prisonniers; Edwin et Morkar, pour la troisième fois armés contre Guillaume, après avoir trois fois juré de lui rester fidèles, furent, le premier, massacré dans une embuscade; le second, emmené comme otage, et jeté dans un dur cachot. Hereward seul refusa de se rendre; et, grâce à son courage et à son adresse, il échappa à ses ennemis, et se fit tellement redouter que, longtemps après la ruine du camp du Refuge, le château d'Hereward était encore la retraite d'une bande de Saxons acharnés à dresser des embûches aux conquérants de leur pays. Quant aux moines qui avaient, par leur perfide pusillanimité, coûté la vie à tant de braves combattants et ruiné l'espoir de tant de provinces opprimées, ils en reçurent bientôt le châtiment. Leur église dépouillée de ses ornements et de ses richesses, leur couvent occupé par une garde normande, leurs terres chargées d'un impôt exorbitant, telle fut la suite de leur trahison.

Comme il arrive après un puissant effort qui n'a pas été couronné de succès, les vainqueurs et le peuple saxon tombèrent pendant quelques mois dans un morne abattement. Huit ans de combats acharnés les avaient livrés encore plus complétement au pouvoir de leurs maîtres; on pouvait encore former des complots, massacrer des Normands dans leurs citadelles; des comtés pouvaient se soulever; mais la guerre civile, ardente et prolongée, avec un espoir fondé de succès, n'était plus pos-

sible. La race saxonne n'était pas anéantie, mais elle était domptée par la race normande; le ferme génie de Guillaume avait conçu ce dessein; sous ses ordres, un peuple persévérant et hardi sut l'accomplir.

A partir de l'année 1074, la possession de l'Angleterre fut si solidement acquise aux vainqueurs d'outre-mer, qu'on ne rencontre plus qu'une seule rébellion sérieuse à raconter.

Un noble seigneur anglais, Raulf, comte de Norfolk, voulait épouser Emma fille de Guillaume, fils d'Osbern, autrefois le fidèle conseiller de son maître. Emma avait perdu son père en Flandre peu de temps auparavant, et son frère Roger, comte de Hereford, approuvait ce mariage. Le roi Guillaume s'y opposa, on ne sait pourquoi ; et de Normandie, où il s'était rendu pour soumettre à son obéissance les Manceaux révoltés, il envoya défense positive de le conclure. Ni la jeune fille, ni son frère, ni son fiancé n'en tinrent compte; et, comme pour braver le maître absent, une fête somptueuse réunit à Norwich tous les seigneurs des environs. La colère de Raulf de Norfolk et de Roger de Hereford y éclata. Accablant à l'envi Guillaume de leurs insultes passionnées, ils rappelaient à leurs convives ses cruautés et sa tyrannie. « Il est indigne de prendre le titre de roi, disaient-ils; il est bâtard; Dieu ne veut point d'un tel maître pour ce royaume. Pour les moindres raisons, il s'est montré ingrat envers la plupart de ceux qui ont versé leur sang à

son service. Il est odieux à tous, et, s'il succombe, sa mort comblera tout le monde de joie. » A ces paroles, la haine toujours vivante des Saxons, reprit courage, le mécontentement de quelques seigneurs normands se changea en esprit de révolte, et tous jurèrent d'entreprendre encore une fois de renverser « le Normand » du trône qu'il avait usurpé. Waltheof fut sommé de se joindre aux séditieux. Il allégua d'abord son union avec la nièce du roi, et les faveurs qu'il venait d'en recevoir; mais il paraît positif[1] que la vieille animosité du guerrier saxon l'emporta sur la récente parenté et sur la reconnaissance, et qu'il prit les armes contre Guillaume.

Norwich fut la ville forte dans laquelle se renfermèrent Raulf de Norfolk, Roger de Hereford, Waltheof et leurs guerriers. L'évêque Eudes, l'évêque de Coutances et Guillaume de Warenne vinrent les y assiéger; en annonçant à Guillaume, qui était encore en Normandie, les troubles qui venaient de s'élever, ils le suppliaient de ne point se hâter de venir à leur aide, et de leur laisser la gloire de détruire « une poignée de traîtres et de brigands. » Le siége fut long et opiniâtre, mais les conjurés furent enfin vaincus; Norwich se rendit au roi; le comte Raulf s'enfuit en Bretagne; Roger de Hereford fut emprisonné. « Et comme Guillaume, de retour en Angleterre, entendait rapporter l'inso-

1. Orderic Vital et Matthieu Paris ne sont pas d'accord sur ce point

lence hautaine de ce seigneur, qui, du fond de son cachot, l'offensait encore par des injures répétées. « Sur la splendeur de Dieu, s'écria-t-il, cet homme ne sortira pas de sa prison tant que je vivrai. » L'arrêt fut si fidèlement observé que, même après la mort du roi, Roger ne sortit de sa prison que mort. »

Waltheof fut sommé par Guillaume de comparaître devant lui. Sa femme avait été la première à l'accuser de trahison. Elle prétendait qu'il avait engagé les Danois à prêter de nouveau leur appui aux Saxons esclaves. Sur ce point du moins, Waltheof pouvait se déclarer innocent; il se défendit avec fierté du crime qu'on lui imputait. Son procès fut si long, et les avis étaient tellement divisés, que pendant plus d'un an il fut tenu renfermé dans les prisons de Winchester. « D'une taille élevée et élégante, Waltheof l'emportait sur des milliers d'hommes en générosité comme en bravoure. Fidèle adorateur de Dieu, au dire de tous les chroniqueurs, il était aimé des siens et de tous ceux qui accomplissent la volonté de Dieu; aussi sa délivrance était-elle désirée instamment pendant tous ces délais du jugement. »

Waltheof avait trop de fois manqué à son serment pour que Guillaume lui pardonnât de nouveau. La prudence du roi exigeait la perte du puissant chef. Les Normands craignaient de le voir échapper à la mort, parce qu'ils voulaient s'emparer « de ses grands biens et de ses titres consi-

dérables. » Waltheof fut condamné à mort. On ne lui accorda même aucun répit. Nous empruntons textuellement les détails de son supplice à Orderic Vital, dont le simple récit peint l'impression que produisit en Angleterre la mort de ce vaillant guerrier.

« Pendant que le peuple dormait encore, il fut conduit de grand matin hors de la ville de Winchester, sur la montagne où l'on a bâti l'église de saint Gilles, abbé et confesseur. Là Waltheof distribua dévotement aux clercs et aux pauvres qui se trouvaient par hasard présents à ce spectacle les vêtements qu'il avait portés honorablement en sa qualité de comte; et, se prosternant jusqu'à terre, il pria longtemps le Seigneur avec des larmes et des sanglots. Comme les bourreaux craignaient que les citoyens éveillés ne vinssent empêcher l'exécution des ordres du roi, et que, dans l'excès de leur amour pour un si noble compatriote, ils n'égorgeassent les officiers du roi, ils dirent au comte qui était encore prosterné : « Levez-vous, afin que « nous puissions accomplir les ordres de notre sei- « gneur. » Waltheof répondit : « Par la clémence du « Dieu tout-puissant, attendez un moment, afin que « je dise au moins, pour moi et pour vous, l'orai- « son dominicale. » Ils lui accordèrent cette permission : le comte leva la tête, et ayant fléchi seulement les genoux en même temps qu'il élevait les yeux au ciel et qu'il étendait les mains, il commença à dire tout haut : *Pater noster, qui es in cœlis*. Quand

il fut parvenu au dernier verset, et comme il disait : *et ne nos inducas in tentationem*, ses pleurs, qui coulèrent en abondance, et ses gémissements, qui éclatèrent vivement, ne lui permirent pas de terminer la prière. Le bourreau ne voulut pas attendre davantage : aussitôt, ayant tiré son glaive, et frappant fortement, il trancha la tête du comte. Cependant la tête qui venait d'être coupée prononça d'une voix claire et distincte, et qui fut entendue de tous les assistants : *sed libera nos a malo. Amen!* Ainsi le comte Waltheof fut mis à mort à Winchester, le 30 avril au matin. Là, et sans aucune distinction, son corps fut jeté dans une fosse et fort à la hâte recouvert de gazon. A leur réveil, les citoyens, ayant appris cet événement par la rumeur publique, furent profondément affligés, et les hommes comme les femmes jetèrent de grands cris sur la catastrophe du comte Waltheof. »

L'émotion populaire, si vive au moment de la mort du noble Saxon, se renouvela longtemps par les miracles qu'on attribuait au saint martyr. Quinze jours après son exécution, les moines de l'abbaye de Croyland, autorisés par le roi à ensevelir son corps, racontaient avec admiration « que son sang était encore frais comme s'il venait de mourir. » Sa femme Judith, cette perfide Normande qui l'avait livré à ses ennemis, avait été repoussée, disait-on, par une main invisible du tombeau où elle venait verser des larmes hypocrites. Les Saxons s'approchaient en foule du lieu où reposait Wal-

theof, pleins de confiance dans l'intervention miraculeuse de leur pieux compatriote, et comme un certain moine normand, nommé Audin, « se permit de rire aux dépens des pèlerins, il mourut peu de jours après, frappé d'un mal subit. » Les religieux de Croyland virent dans sa mort un châtiment de Dieu, et dans la nuit qui suivit l'enterrement d'Audin, leur abbé, le vénérable Goisfred, eut une vision qui les combla de joie. Il se trouvait auprès du tombeau du comte Waltheof, au milieu des saints de Dieu revêtus de robes éclatantes. L'apôtre Barthélemi tenait la tête du comte replacée sur ses épaules par la puissance de Dieu, et il disait : « Il n'est plus décapité. » Un anachorète alors vénéré parmi les Saxons, Guthlac répondit : « Il fut comte, » et l'apôtre reprit : « Maintenant il est roi dans le ciel. »

Quand les Saxons cherchaient ainsi à se consoler de la mort de Waltheof, c'est qu'ils ne se sentaient pas la force de la venger ; si ce brave chef eût succombé dix ans plus tôt, ses compatriotes ne se seraient pas contentés de venir pleurer près de son tombeau, ils se seraient soulevés contre ses meurtriers. Mais depuis plus de onze ans leurs efforts n'avaient eu d'autre résultat que d'aggraver leurs souffrances, tous leurs chefs étaient morts ou prisonniers, chaque nouvelle révolte rendait plus pesant le joug qui les accablait. La conquête était accomplie.

« L'Angleterre, dit Lingard, présentait alors le

singulier spectacle d'une nation indigène avec un roi étranger, une hiérarchie et une noblesse étrangères. » Et le gouvernement des âmes avait également passé aux mains des Normands. Peut-être même plus que partout ailleurs, la conquête s'était établie dans l'Église. Il ne restait plus du clergé saxon que quelques prêtres abaissés aux yeux du peuple par leur lâche complaisance pour les volontés du conquérant, et aussi peu respectés qu'ils se respectaient peu eux-mêmes. Forcés de prier Dieu dans la langue des vainqueurs, les vaincus fuyaient les églises où ils auraient souvent entendu d'étranges exhortations de ces moines guerriers qui, au nom du Dieu de paix et de charité, allaient de couvent en couvent, pillant les autels, tuant les pieuses femmes qui y cherchaient un abri, et criant « aux armes » jusqu'au pied du crucifix.

Surtout dans les rangs élevés du clergé, Guillaume avait remplacé les prêtres saxons par des hommes qui lui fussent entièrement dévoués. Partout des évêques normands occupaient le siége épiscopal. Un moine, nommé Thomas, avait succédé à Eldred dans le diocèse d'York. A Canterbury, Guillaume plaça un homme habile à gouverner et à persuader, théologien profond et éloquent, mais plus préoccupé de se faire, dans le présent, une grande situation, et, dans l'avenir, une grande renommée, que du salut éternel des âmes qui lui étaient confiées.

Lanfranc, Lombard d'origine, après avoir élevé,

par sa propre célébrité, l'abbaye du Bec, en Normandie, à une splendeur remarquable, avait quitté ce théâtre trop resserré pour son ambition et ses espérances. A Rome, il avait habilement et efficacement servi les projets de conquête de Guillaume; quand l'Angleterre fut soumise, il vint y chercher un vaste champ pour exercer sa domination. Avec de telles pensées, Lanfranc ne pouvait se contenter d'être un simple archevêque, l'égal de l'archevêque d'York. Il voulait être le premier dans l'Église, comme le roi était le premier dans l'État; il demanda la suprématie à perpétuité du siége de Canterbury. Guillaume avait besoin de Lanfranc, ami utile et ennemi implacable: il lui accorda ce qu'il demandait, et l'archevêque Thomas dut, sous peine de bannissement, reconnaître son infériorité.

Sous le gouvernement de Lanfranc, primat du royaume, l'Église d'Angleterre devint plus puissante et plus forte qu'elle ne fut édifiante: les prêtres sérieux et dévoués au bien temporel et spirituel de leurs ouailles y étaient rares, et ceux qui auraient pu, par leur sainte vie, relever la réputation du clergé normand, refusaient de prendre part à tant de rapines et d'injustices.

Guitmond, moine du diocèse d'Évreux, fut de ces derniers: célèbre pour sa science et sa piété, il avait été appelé par Guillaume à un poste important dans l'Église d'Angleterre. Guitmond quitta son monastère de saint-Leufroi, non pour jouir avidement des richesses qui lui étaient dévolues, mais

pour venir dire au roi qu'il refusait ses offres séduisantes.

« Prince, lui dit-il avec simplicité et avec force, examinez les Écritures, et voyez s'il est permis que l'ennemi impose violemment au troupeau du Seigneur les pasteurs qu'il a élus. Ce que vous avez ravi cruellement par la guerre et par une grande effusion de sang, comment pouvez-vous sans crime me le donner, à moi et à tant d'autres qui, pour le Christ, nous sommes volontairement dépouillés de nos biens? En considérant les préceptes de la loi divine, je ne puis me défendre de trembler, et regardant toute l'Angleterre comme une vaste proie, je crains de toucher à ses trésors comme à un brasier ardent. Prince, ce que je vous dis avec amitié ne doit pas vous sembler amer : craignez dans toutes vos entreprises les jugements de Dieu, qui sont incompréhensibles. Il s'apprête à vous demander compte des biens qu'il vous a confiés. Que vos flatteurs ne vous bercent pas d'une vaine sécurité, ne vous laissez pas endormir dans les prospérités mondaines, efforcez-vous de peser votre vie dans une juste balance, afin que l'arbitre éternel, qui dirige tout avec équité, vous reçoive dans sa miséricorde au jour du jugement. Puissions-nous tous l'obtenir de celui qui vit et règne aux siècles des siècles! » Guitmond se retira après avoir prononcé ces paroles, laissant le roi et la cour étonnés qu'on éprouvât de tels scrupules; et pourtant pleins d'admiration pour une si courageuse piété.

Admiration bien passagère et bien stérile! Guillaume n'était pas homme à se laisser ébranler par les exhortations d'un prêtre, ou émouvoir par les pleurs d'un peuple. Il n'avait point pris à la légère le parti d'écraser les vaincus. Sa tyrannie et sa cruauté n'étaient l'effet ni d'une colère aveugle ni d'une puérile insolence. La violence n'était pas le seul secret de sa politique. Aussi froid dans sa conduite qu'ardent dans ses désirs, l'esprit plein de fermeté et de ressources, il savait avec une merveilleuse souplesse varier les moyens d'action, s'adresser successivement aux mobiles les plus opposés du cœur humain, mettre en jeu l'intérêt et le devoir, la terreur et la reconnaissance. Au commencement de la conquête il avait usé de ménagements envers les vaincus. Les Saxons avaient beaucoup souffert; les Normands avaient beaucoup pillé; les confiscations avaient été nombreuses: mais, en définitive, la majeure partie du sol était restée entre les mains des anciens propriétaires. En vain Guillaume se montra fidèle pendant quelques années à cette politique modérée; les soulèvements continuels des Saxons lui rappelèrent sans cesse le souvenir de Canut le Grand, conquérant danois, dont l'équité et la douceur n'avaient eu pour résultat que l'expulsion des hommes du Nord. Dès qu'il fut convaincu de l'impossibilité de se concilier les Saxons, il n'usa plus que de rigueur, et ne s'inquiéta que de les réduire à l'impuissance. D'abord exclus des grandes fonctions publiques, ils fu-

rent bientôt presque tous chassés de leurs patrimoines, et la spoliation des propriétaires saxons s'opéra progressivement, à mesure que les révoltes servirent de cause ou de prétexte aux confiscations. « Elles se firent avec une promptitude et une régularité sans exemple. Guillaume eut bientôt près de six cents vassaux immédiats, presque tous Normands, et la propriété territoriale fut divisée en soixante mille deux cent quinze fiefs de chevalier, un grand nombre appartenant souvent au même maître; ainsi le seul Robert de Montaigne possédait neuf cent soixante-treize manoirs; le comte de Warenne, deux cent soixante-dix-huit; Roger Bigod, cent vingt-trois; mais tous dispersés en différents comtés, car le prudent Guillaume voulait bien faire des vassaux riches, mais il ne voulait pas les faire trop puissants. »

Et ce n'est pas seulement dans les récits des chroniqueurs, dont on pourrait taxer les plaintes d'exagération, qu'on trouve la preuve de ce déplacement presque complet de la propriété en Angleterre; le *Doomesday-Book* est le monument de cette immense révolution territoriale.

Voulant se rendre un compte exact des résultats de la conquête et des richesses de ses vassaux, Guillaume avait fait commencer à ce sujet, en 1080, une grande enquête qui produisit, dès 1086, une sorte de recueil cadastral connu sous le nom de *Doomesday-Book* (le livre du jour du jugement), dont on conserve encore l'original à Westminster.

On y trouve les renseignements les plus minutieux sur l'étendue et la valeur de chaque domaine, la nature des terres et des cultures, le nom des propriétaires et tenanciers, le nombre et la condition des habitants, les services féodaux, etc., etc.; d'abord sous le règne d'Édouard le Confesseur, puis sous celui de Guillaume. Rien ne peut donner une idée plus terrible de l'oppression et de la ruine des malheureux Saxons que cette statistique comparée de l'état du royaume avant et après la conquête. York est tombé de mille six cent sept maisons à neuf cent soixante-sept; Oxford, de sept cent vingt et une à deux cent quarante-trois; Derby, de deux cent quarante-trois à cent quarante; Chester, de quatre cent quatre-vingt-sept à deux cent quatre-vingt-deux. Les plus grands seigneurs saxons sont réduits à la misère et conservent à peine de quoi nourrir leurs enfants; ou si, par grande miséricorde, le roi laisse une parcelle de leur ancienne richesse à ceux qui viennent s'humilier devant sa toute-puissance, il est enregistré dans le *Domesday-Book* que « par aumône » ils peuvent conserver l'héritage de leur famille.

En même temps que la propriété se déplaçait, le système féodal se développait et s'affermissait en Angleterre. Il avait existé en germe chez les Anglo-Saxons, mais beaucoup moins avancé et moins compacte que sur le continent. A son avénement, Guillaume l'avait trouvé complétement établi en Normandie. Les relations du duc avec ses vassaux, le

conseil général des barons, les justices seigneuriales, la cour supérieure du duc, tous les éléments tous les moyens d'action de la féodalité, y étaient réglés et en vigueur. Dans un grand État, ce système n'est pas longtemps praticable ; il amène nécessairement la dislocation du peuple et du pouvoir. Mais dans un État borné comme la Normandie, il peut subsister sans détruire l'ordre et l'unité; malgré les guerres de Guillaume avec quelques-uns de ses vassaux, il était bien réellement le chef puissant de l'aristocratie normande. La preuve en est dans l'entreprise même où il la conduisit. Après la conquête et l'établissement en Angleterre, les liens de l'aristocratie féodale normande ne pouvaient manquer de se resserrer. Campée au milieu d'un peuple ennemi, jaloux de son indépendance et capable de la ressaisir, elle avait besoin de demeurer fortement unie. Malgré quelques défections, quelques révoltes partielles, les barons et le roi se concertèrent, se soutinrent, marchèrent ensemble vers un but commun. L'antagonisme de races produit par la conquête, et la sagacité politique de Guillaume, arrêtèrent les effets dissolvants du système féodal dans ses nouveaux États. A peine couronné, Guillaume fut ce que les rois de France ne devinrent qu'après de longs efforts, un roi véritable, reconnu comme tel de tous ses barons et bien plus puissant qu'aucun d'eux. C'était de lui qu'ils avaient reçu tous leurs biens; et en les leur distribuant il avait eu la prudence de leur imposer

des conditions qui écartaient du système féodal en Angleterre ce qu'il avait en France de plus dangereux pour l'autorité royale. C'était un des principes fondamentaux de ce système, que le vassal devait foi et hommage à celui de qui il tenait directement la terre, et à lui seul. Le roi de France n'avait aucune autorité sur les vassaux de ses vassaux, et ne pouvait les poursuivre pour avoir aidé leur seigneur dans ses révoltes contre la couronne. Guillaume reçut à Salisbury, en 1085, le serment de tous les détenteurs de fiefs sans exception, des vassaux inférieurs comme des vassaux immédiats. C'est l'une des causes de la différence fondamentale qui a distingué l'Angleterre de la France, et décidé longtemps du sort des deux pays. Au XI[e] siècle, les barons français étaient des souverains; les barons anglais ne furent jamais que des aristocrates.

Guillaume s'était fait, nous l'avons déjà vu, une large part dans les profits de la conquête. « La richesse du roi normand était indépendante de ses peuples; il possédait une immense quantité de domaines, quatorze cent soixante-deux manoirs et les principales villes du royaume. Ces domaines s'augmentaient sans cesse, soit par des confiscations dont les causes étaient fréquentes, soit par la déchéance. Le roi donnait des terres en tenure libre à des cultivateurs qui lui en payaient une rente déterminée (*free socage tenure*). De là sont venus la plupart des francs tenanciers, soit dans les domaines du roi, soit dans ceux de ses barons. Le roi, dans ses domaines, im-

posait des tailles à volonté; il imposait aussi arbitrairement des droits de douane sur l'importation et l'exportation des marchandises; il réglait les amandes et le rachat des crimes; il vendait les offices publics, entre autres celui de shérif, lucratif à cause de sa part dans les amandes. Le comté payait qnelquefois pour avoir le droit de nommer son shérif, ou pour éviter telle nomination. Enfin, la vente de la protection et de la justice royale était une source de revenus considérables.

« Quant aux vassaux immédiats du roi, ils lui devaient : 1° un service militaire de quarante jours, quand ils en étaient requis; 2° une aide d'argent en trois circonstances : pour racheter le roi prisonnier, pour armer son fils aîné chevalier, et pour marier sa fille aînée; 3° le roi avait sur ses vassaux les droits de relief, à la mort du possesseur du fief; de tutelle, si l'héritier était mineur, avec la jouissance de tous les revenus jusqu'à la majorité; de mariage, c'est-à-dire que le vassal du roi ne pouvait se marier sans son consentement. Tous ces droits étaient indéterminés, et donnaient lieu à des transactions où la force, toujours du côté du roi, avait toujours l'avantage; 4° la dispense du service militaire féodal donna lieu à l'impôt dit *escuage*, sorte de rachat que le roi fixait arbitrairement, comme représentant un service auquel il avait droit; il l'imposait souvent même à ses vassaux, lorsqu'ils eussent préféré servir en personne. Enfin à ces taxes levées par le roi il faut encore ajouter le *dânegeld*,

ou taxe établie jadis par les rois saxons pour repousser les incursions des Danois; cette taxe fut mise plusieurs fois sur toutes les terres du royaume durant cette époque.

« A la faveur de ces revenus indépendants et de ces taxes arbitraires, le roi entretenait constamment des corps de troupes soldées, ce qui n'eut lieu que beaucoup plus tard sur le continent. »

Le pouvoir judiciaire lui-même tendait à se centraliser entre ses mains. Les juridictions coexistantes étaient, après la conquête : 1° les cours de centurie et de comté ou réunions de francs tenanciers de ces subdivisions territoriales, sous la présidence du schérif; 2° les cours de baronnie ou juridictions féodales; 3° la grande cour du roi, où le roi et la grande assemblée de barons rendaient la justice aux barons entre eux, ou en cas de recours, lorsque la justice avait été refusée dans la cour du manoir ou du comté.

Guillaume ajouta à ces juridictions celle de la cour de l'Échiquier. En l'instituant, il posa les bases de la prédominance du roi dans l'ordre judiciaire. Ce ne fut d'abord qu'une simple cour des comptes, composée de barons choisis par le roi pour administrer ses revenus, recevoir les comptes des shérifs, baillis, etc., etc., et juger les procès qui s'élevaient à ce sujet. Mais de jour en jour cette cour tendit davantage à prendre la place de la grande cour, dont les réunions étaient trop rares pour les besoins des justiciables. Les barons qui

composaient la cour de l'Échiquier commencèrent à juger d'eux-mêmes et seuls, avant la convocation de l'assemblée générale; la nécessité introduisit ce changement, l'usage y accoutuma et une loi finit par s'établir.

Un roi investi de tels moyens d'action pouvait difficilement être contenu par ses barons. Aussi le gouvernement de Guillaume fut-il presque toujours, en fait, arbitraire et despotique. Les personnes et les biens n'étaient jamais à l'abri; les lois, les taxes et les jugements étaient presque toujours le fait de la volonté royale seule.

Ce n'est pas que le gouvernement anglo-normand ne renfermât aucun germe d'institutions libérales. On trouve, dans les historiens et dans les monuments du temps, les traces de l'assemblée qui, après la conquête, participait au gouvernement de la nation.

« Quand le roi était en Angleterre, dit la chronique saxonne, il portait sa couronne trois fois l'an, pour les fêtes de Pâques à Manchester, pour celles de Pentecôte à Westminster, pour celles de Noël à Glocester. Alors étaient avec lui tous les grands-hommes de l'Angleterre, archevêques et évêques, abbés et comtes, *thanes* et chevaliers. » — « L'édit royal, dit Guillaume de Malmesbury, convoquait à la *curia de more* tous les grands, quel que fût leur état, afin que les envoyés des peuples étrangers admirassent l'éclat de cette multitude réunie et la pompe de ces fêtes. » C'était une assemblée publi-

que où venaient les grands du royaume pour relever l'éclat de sa couronne, traiter des affaires de l'État, et rendre aussi, comme nous venons de le voir, la justice de concert avec le roi.

Mais qui avait le droit de faire partie de ces réunions? Tout porte à croire que le principe féodal s'appliquait, que tous les vassaux immédiats du roi lui devaient le service dans sa cour comme à la guerre, et que, dans les occasions solennelles, ils étaient tous convoqués auprès de lui. Mais le nombre des vassaux immédiats de la couronne s'élevait à près de six cents. La plupart s'inquiétaient bien plus de s'affermir dans leurs domaines que de concourir aux affaires générales de l'État; l'assistance au grand conseil national était, pour eux, un service onéreux bien plus qu'un droit. Beaucoup sans doute ne s'y rendaient pas. Du reste, aucune trace d'élection ni de députation, soit de la part des vassaux immédiats qui aimaient mieux rester dans leurs terres, soit de la part des villes et des bourgs, ne se laisse apercevoir.

Il serait difficile d'indiquer les attributions et les limites du pouvoir de ces assemblées. Aucun pouvoir n'avait alors ni attributions ni limites déterminées; tout était matière de fait et de nécessité. On voit le grand conseil des barons occupé de la législation, des affaires ecclésiastiques, des questions de paix et de guerre, de la nomination aux grands emplois publics, des taxes extraordinaires, de l'administration de la justice, des affaires domestiques

du roi, des dissensions de la famille royale, en un mot de tous les grands intérêts de l'État, toutes les fois que le roi ne se croit pas assez fort pour les régler sans le concours de ses principaux sujets.

La tenue de ces grands conseils n'était pas plus régulière que leur influence, et il ne faudrait pas croire que, trois fois par an, tous les grands du royaume se réunissent pour contrôler et diriger le gouvernement du roi. La plupart de ces réunions étaient ou fort peu nombreuses, ou purement consacrées à des fêtes, à faire voir le trône brillant, comme dit Guillaume de Malmesbury, de l'éclat de cette multitude. « C'est la dignité, c'est la puissance, dit Tacite en parlant des vieux Germains, d'être toujours entouré d'une nombreuse troupe de jeunes hommes d'élite. » C'était aussi la dignité, la puissance, pour Guillaume comme pour chaque baron dans ses domaines, de paraître au milieu du cortége de ses vassaux ; et bien souvent il les convoquait ; ils se rendaient eux-mêmes auprès de lui, plutôt par un penchant social, pour se divertir et briller ensemble, que dans une vue politique et pour traiter en commun des affaires de l'État.



# CHAPITRE V.

Relations de Guillaume avec les souverains du continent. — Avec la cour de Rome. — Avec ses enfants. — Rébellion de son fils aîné Robert Courte-Heuse. — Affection de la reine Mathilde pour Robert. — Guerre entre Guillaume et son fils. — Bataille d'Archembraye. — Aventures de Robert. — Relations de Guillaume avec ses autres fils. — Avec son frère, l'évêque Eudes. — Avec sa femme, la reine Mathilde.

La conquête de l'Angleterre et l'établissement de son pouvoir, et après lui de sa dynastie dans son nouveau royaume, cette œuvre si grande à entreprendre, si difficile à accomplir, ne laissait au roi Guillaume ni le temps ni la liberté de gouverner son duché de Normandie. Il ne pouvait même visiter que rarement ce pays où, né fils bâtard, il était devenu héritier légitime; où, après une enfance toujours agitée par la guerre civile, il avait grandi, prince hardi et redouté de ces voisins; où, parvenu à la maturité, il n'avait pas voulu se contenter d'exercer une autorité souveraine sur des vassaux réduits par lui à l'obéissance, et avait rêvé, pour lui et pour sa famille, une plus haute destinée. Sans cesse forcé de quitter Londres, sa capitale, pour combattre, sur tous les points de son royaume, des insurrections que dix ans d'une lutte acharnée par-

vinrent à peine à dompter, Guillaume ne revenait de ses expéditions que pour de courts intervalles; et alors le partage des terres entre ses sujets normands, les rivalités de ces hommes, toujours mécontents de la part qui leur était faite dans les dépouilles d'un grand peuple, et les lois à rendre pour rétablir l'ordre dans un pays longtemps ravagé par la guerre et la famine, l'occupaient et l'absorbaient tout entier.

La régence du duché de Normandie avait été confiée par Guillaume à la duchesse Mathilde, le jour où sa flotte quitta le rivage de France pour l'emporter vers les côtes d'Angleterre. Entourée d'hommes sages et dévoués, Mathilde n'avait eu, jusqu'à l'époque qui nous occupe, qu'à gouverner en paix son domaine. Une seule fois, nous l'avons déjà dit, une partie de ses sujets avaient voulu profiter de l'absence de Guillaume pour se revolter contre son autorité. Le roi avait immédiatement quitté Londres pour soumettre les Manceaux; il était à peine arrivé au milieu d'eux qu'ils ouvraient les portes de leurs villes, et déploraient amèrement les coupables pensées qui les avaient entraînés à une rébellion contre leur bien-aimé et légitime seigneur. Tous les vassaux qui auraient pu inquiéter Mathilde dans son palais avaient suivi leur suzerain à la conquête de l'Angleterre, sûrs d'y trouver, en lui restant fidèles, plus de fortune et de grandeur qu'en entreprenant de le détrôner en Normandie.

Paisible à l'intérieur, et sagement gouvernée par Mathilde et par son conseil, la Normandie ne courait non plus aucun danger de la part des princes qui occupaient alors les trônes de l'Europe. Le roi de France, Philippe Ier, se rappelait les victoires de Guillaume contre son père, Henri Ier; il ne se souciait point d'attirer sur lui et sur son peuple la vengeance d'un tel ennemi, et si plus tard il eut à combattre les envahissements de Guillaume dans son propre royaume, pour le moment il restait spectateur indifférent de la conquête de l'Angleterre et de l'immense puissance de son ancien vassal.

En Allemagne, l'empereur Henri IV était aux prises avec le génie indomptable de Grégoire VII; excommunié et condamné par le pape à rester trois jours exposé au froid dans une cour, les pieds nus sur la neige, il avait feint de se soumettre et était rentré en grâce. Mais il avait bientôt manqué à sa parole, et toujours désireux de se venger des sanglants outrages que le pape lui avait infligés, il amenait jusque dans Rome son armée victorieuse, et créait de sa propre autorité un antipape, Guibert, connu sous le nom de Clément III. Une telle lutte entre de tels hommes ne permettait point à l'empereur de regarder à ce qui se passait en Angleterre ou en Normandie, et de là non plus Mathilde n'avait rien à redouter.

L'obéissance que Grégoire VII voulait imposer à Henri IV à force de pénitences et d'excommunica-

tions, il avait cherché à l'obtenir de Guillaume par d'autres moyens. Usant de flatterie auprès du roi d'Angleterre, tandis qu'ailleurs il lançait ses anathèmes, le pape lui rappelait l'ardente piété qu'il avait toujours montrée, et son respect filial pour l'autorité du saint-siége. Il passait en revue toutes les bonnes relations de Guillaume avec son prédécesseur, Alexandre II, et avec la cour de Rome; il énumérait les services rendus et les obligations contractées de part et d'autre; puis il finissait en réclamant du roi le denier de saint Pierre qu'on avait négligé de lui payer depuis son accession au pontificat, et surtout il l'invitait à se montrer fidèle en lui promettant foi et hommage, et en se déclarant le vassal du pape.

Guillaume ne cherchait jamais de luttes inutiles; il reconnut la justice de la demande du pape quant au tribut, et promit de le payer à l'avenir. Mais nul n'était moins disposé à se dépouiller de sa puissance pour en gratifier un autre, quel qu'il fût; et, malgré le bruit que faisait alors en Europe la querelle entre Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne, Guillaume repoussa vivement des prétentions si exorbitantes, et déclara qu'il ne prêterait jamais un serment que les rois ses prédécesseurs n'avaient pas été appelés à prêter, qu'il était et entendait rester indépendant de l'autorité papale comme de toute autre dans son royaume, et qu'une semblable promesse l'humilierait à ses propres yeux autant qu'aux yeux de ses sujets.

Ce ne fut pas tout : le roi refusa aux évêques anglais l'autorisation de se rendre au concile que Grégoire VII assemblait pour confondre ses ennemis ; il se réserva d'ouvrir toutes les lettres adressées au clergé de son royaume par la cour de Rome, et conserva pendant tout son règne le droit d'investiture, ce droit que le pape et les souverains de cette époque se montraient si jaloux de posséder, et qui devait exciter longtemps encore tant d'animosité entre leurs successeurs.

De tels actes et une telle réponse n'étaient pas de nature à satisfaire Grégoire VII; mais l'irritation qu'il en ressentit certainement au fond de son âme y demeura cachée. Le pape était trop habile pour s'aliéner à la fois le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne; il avait besoin de rester en bons rapports avec Guillaume; il continua à le traiter comme un fils soumis, et, de son côté, le roi repoussa toute négociation avec l'antipape Clément III, ne reconnaissant pour chef de l'Église que Grégoire VII.

Ainsi, de tous côtés, en France, en Allemagne, en Italie, Guillaume était respecté et craint. Tous les esprits avaient été saisis d'admiration, d'abord en le voyant partir pour une si rude conquête, puis en contemplant la persévérance hardie qui avait enfin fermement établi son pouvoir; Guillaume n'avait pas seulement réussi à monter sur le trône d'Angleterre; il avait assuré sa renommée, répandu au loin la réputation de son cou-

rage, de sa prudence, de son génie ; ses succès en Angleterre étaient pour lui des succès dans toute l'Europe.

Mais pendant que Guillaume voyait son gouvernement s'affermir en Angleterre et sa puissance s'accroître sur le continent, il avait à combattre, au sein de sa propre famille, de funestes germes de discorde et de rébellion. Sur les dix enfants que lui avait donnés Mathilde, la plupart étaient parvenus à l'âge d'hommes pendant son absence presque continuelle de Normandie. Robert, l'aîné de ses quatre fils, avait grandi loin de l'autorité paternelle ; sa mère, dont il était le favori, lui avait laissé prendre peu à peu une influence considérable dans le gouvernement du duché : accoutumé à se considérer comme le souverain actuel de ce beau domaine, Robert se faisait rendre les mêmes devoirs qu'à son père. D'une taille peu élevée et sans noblesse, il avait reçu de Guillaume le nom de Courte-Heuse, insulte dont il semble que ce prince, orgueilleux et violent, se soit longtemps souvenu. Entouré de jeunes gens oisifs et débauchés, Robert s'enfermait dans cette petite cour, et là, dans des entretiens peu respectueux envers le roi son père, le jeune prince et ses courtisans se disaient qu'il était temps qu'il fût complétement maître chez lui, et que Guillaume avait bien assez à faire en Angleterre pour abandonner la Normandie à son fils.

Les trois frères de Robert Courte-Heuse, Richard,

Guillaume et Henri, voyaient avec jalousie la partialité de leur mère pour leur aîné : grands et bien faits, ils se moquaient de sa petite taille, de ses épaules trop larges, de ses jambes courtes et massives, et s'éloignaient de lui dans leurs travaux comme dans leurs plaisirs.

Un jour que le roi Guillaume et Mathilde étaient au château de l'Aigle, en Normandie, Robert et quelques-uns de ses amis se promenaient dans la cour. Guillaume et Henri s'amusèrent avec une grossière bouffonnerie, peu digne de leur condition, à jeter, du haut d'un balcon, de l'eau sale sur la tête de leur frère et de ses compagnons. Robert, susceptible et emporté, prit mal cette sotte plaisanterie, et s'élançant l'épée à la main sur l'escalier du château, il allait se précipiter sur ses frères, si la voix sévère de Guillaume, leur père, ne s'était fait entendre, et si sa présence n'avait arrêté le bouillant jeune homme dans ses projets de vengeance.

Mathilde s'interposa immédiatement entre son fils et son royal époux ; elle parvint à les calmer tous deux, et obtint de Robert la promesse de se rendre auprès du roi, provoquant ainsi elle-même une entrevue dont elle ne prévoyait pas les douloureux résultats.

Robert aborda son père le visage fier et la voix haute : « Seigneur, dit-il, je viens réclamer de vous la Normandie, que vous m'avez dès longtemps accordée avant d'aller en Angleterre pour com-

battre Harold. » Guillaume ne se souciait pas plus de se défaire de la Normandie en faveur de son fils que de céder à Grégoire VII une part d'autorité dans son royaume : « Ce n'est pas ma coutume, lui répondit-il, d'ôter mes habits avant l'heure de me coucher; la Normandie ne sortira pas de ma main tant que je vivrai : obéissez-moi en toutes choses, comme il convient, et partout vous commanderez sagement avec moi comme un fils avec son père. » Robert reprit vivement : « Je n'entends pas être éternellement comme votre mercenaire; cédez-moi le duché qui m'appartient. »

Une telle prétention irritait le roi; plus habitué à commander qu'à discuter ses commandements, il s'étonnait de l'insolence de son fils : « N'avez-vous pas honte d'une telle demande? lui dit-il. Rappelez-vous Absalon révolté contre David son père, et sa terrible fin; n'écoutez pas les conseils d'une jeunesse pétulante, et faites-vous gloire de recevoir ceux des archevêques Guillaume et Lanfranc, et des autres sages parvenus à un âge mûr. Si vous cédez aux inspirations des jeunes gens qui vous entourent, je vous jure que vous aurez longtemps sujet de vous affliger dans le mépris et les refus.

— Je ne suis pas venu ici pour entendre des sermons, repartit le jeune homme; j'en ai été abreuvé par mes maîtres de grammaire. Puisque vous me refusez les biens qui me sont dus, j'irai servir l'étranger; peut-être la fortune me sera-t-elle

assez fidèle pour que je puisse obtenir dans l'exil les honneurs qui me sont refusés avec affront sous le toit paternel. »

Robert sortit de la salle en prononçant ses paroles, et quelques heures après il s'éloignait du château. Trop fier pour supporter patiemment un tel refus, il ne voulut pas rester plus longtemps dans le pays qu'il s'était flatté de gouverner bientôt en son propre nom, et il quitta immédiatement la Normandie, accompagné de quelques-uns de ces conseillers avides et téméraires qui, pour faire plus vite leur fortune, l'avaient poussé à une si imprudente démarche. Guillaume de Breteuil, Roger de Bienfaite, Guillaume de Rupierre, et « plusieurs autres seigneurs, pleins de courage, mais enflés d'orgueil et d'arrogance. » formèrent la suite et l'armée du jeune prince.

Robert avait besoin d'auxiliaires plus sérieux et plus efficaces; il erra longtemps en Flandre, en Lorraine, en Allemagne, cherchant à se concilier les souverains et les nobles, racontant la tyrannie de son père, sa dureté envers lui, et promettant les plus magnifiques récompenses à ceux qui l'aideraient à s'emparer du gouvernement de la Normandie. Quelquefois on l'accueillait avec bienveillance, on lui fournissait de l'argent; mais souvent aussi ses plaintes et ses promesses restaient inutiles, et les dons de quelques seigneurs ne pouvaient suffire à entretenir, à satisfaire et à divertir cette troupe de jeunes aventuriers que Robert était

contraint de mener partout avec lui. « Sans prévoyance, dépensant follement ce qu'il recevait, il distribuait à des femmes, à des histrions, à des parasites, les sommes qu'il tenait de la libéralité de ses amis, et se trouvait réduit, dans sa misère, à mendier et à emprunter, exilé et pauvre qu'il était, l'argent des usuriers étrangers. »

Dans cette situation si précaire, et sur le point de manquer bientôt de tout, le jeune prince eut recours à sa mère. Confiant dans l'affection et dans la partialité de la reine, il implora d'elle les moyens de rester rebelle à l'autorité paternelle. Mathilde aimait passionnément son fils, elle eut la faiblesse de céder à ses prières; et, en l'absence de Guillaume, elle lui envoya « des sommes considérables d'or, d'argent, et d'autres choses précieuses dont elle dérobait la connaissance à son royal époux. »

Mais le roi avait laissé en Normandie un de ses plus intimes confidents, et Roger de Beaumont ne tarda pas à lui découvrir la source cachée où son fils puisait les moyens de persévérer dans sa rébellion. De retour dans son duché, et lorsqu'il eut acquis la certitude de l'appui que Mathilde prêtait à Robert Courte-Heuse, Guillaume adressa à la reine des plaintes où l'on trouve, si le récit du chroniqueur est fidèle, plus de tristesse que d'amertume.

« Le sage a dit vrai, s'écria-t-il, et j'en éprouve moi-même la justesse :

*Naufragium rerum est mulier malefida marito.*

(La femme qui trahit son mari cause sa ruine.) Qui est-ce qui trouvera en ce monde une compagne fidèle et dévouée ? Voici : une femme que j'aime comme mon âme, à qui j'ai confié tous mes trésors et ma puissance, soutient mes ennemis contre moi; elle les enrichit avec grand soin de mes propres biens; elle emploie son zèle à les armer contre mes jours, à les soutenir, à les fortifier. »

La réponse de Mathilde aux reproches de son mari fut plus habile que franche. Éludant avec soin le point principal des accusations de Guillaume, elle se renferma dans le puissant argument de la tendresse maternelle, et n'avoua point qu'en secourant son fils dans la détresse elle prêtait son appui à un sujet révolté.

« Seigneur, dit-elle, pouvez-vous vous étonner que j'aime tendrement le premier de nos enfants ? Par la vertu du Très-Haut, si mon fils Robert était mort, s'il avait été caché au fond de la terre, loin de tout regard humain, et qu'il ne pût être rendu à la vie qu'au prix de mon sang, je le verserais pour lui, je ne craindrais pas de supporter des souffrances trop fortes pour ma faiblesse. Comment donc pouvez-vous penser que je jouisse de tant d'opulence, quand je pense que mon fils est accablé de misère ? Non, seigneur, loin de mon cœur une telle dureté, que votre autorité ne saurait exiger de moi. »

Guillaume aimait véritablement Mathilde ; il ne voulut pas lui faire porter le poids de sa colère, et

résolut de punir la reine dans la personne de l'homme qu'elle chargeait de transmettre à son fils tout ce dont elle pouvait disposer. Le messager de Mathilde, nommé Samson, fut condamné par le roi à perdre la vue ; mais, averti à temps, par les amis de la reine, du danger qui le menaçait, Samson se réfugia dans le monastère d'Ouche, asile inviolable où, « pour sauver à la fois son corps et son âme, il prit immédiatement l'habit monacal. »

En entendant prononcer un châtiment si sévère contre son serviteur, Mathilde ne se sentit par rassurée sur l'avenir que réservait à son fils le courroux du roi ; s'il exerçait ainsi sa vengeance contre l'innocent instrument qu'elle avait employé à transmettre ses libéralités maternelles, que deviendrait donc Robert, et quels étaient les desseins de Guillaume sur ce fils coupable d'une désobéissance si prolongée ?

Au lieu de s'adresser à Guillaume lui-même pour calmer ses inquiétudes, la reine voulut consulter le ciel sur les intentions de son mari : « A cette époque, dit la chronique, vivait dans le pays des Teutons un bon et saint anachorète, qui, entre autres marques éclatantes de ses vertus, possédait le don de prophétie. » Mathilde lui envoya des messagers et de riches offrandes, en le suppliant de lui prédire ce qui devait arriver dans la suite des temps, et comment se terminerait la querelle entre le roi et son fils Robert.

D'après le récit d'Orderic Vital, il paraît que le

sage ermite ne consentit à exercer son pouvoir de vision que sur un avenir plus éloigné ; il renvoya tous les malheurs qui menaçaient la Normandie au moment de la mort de Guillaume le Conquérant : « J'ai vu, dit-il dans une poétique prophétie, un pré couvert d'herbes et de fleurs, et dans ce pré paissait un cheval plein de feu. Il y avait de toutes parts une multitude de troupeaux qui désiraient avec ardeur venir à la pâture ; mais le cheval plein de feu les chassait tous et ne permettait à aucun animal d'entrer pour manger les fleurs et fouler les gazons. Quelle douleur! ce coursier élégant et courageux, manquant tout à coup, disparut, et une vache vagabonde se chargea de la garde de ce pré fleuri. Aussitôt toute la multitude d'animaux qui se trouvaient là de toutes parts accourut librement, se mit à paître de tous côtés, et, sans crainte d'aucun défenseur du pré, ils dévorèrent tout ce qui faisait son ancienne parure, foulant aux pieds tout sur leur passage. »

L'anachorète se livre ensuite à de longs commentaires sur sa prophétie. Le pré, c'est la Normandie, partout couverte de saints monastères, herbes odoriférantes, et d'églises, fleurs délicieuses, « où se trouvent les pudiques cohortes des moines et des religieuses. » Le coursier « noble et sans frein » n'est autre que Guillaume, roi des Anglais, protecteur des fidèles et béni d'en haut. Les animaux avides représentent les ennemis du roi, toujours repoussés par son invincible cou-

rage. Et la vache vagabonde, gardienne négligente du pâturage qui lui est confié, c'est le prince Robert, qui laissera envahir et ravager ce beau pays par les peuples voisins, tandis qu'il s'endormira dans l'oisiveté et la débauche. Le discours du saint homme finissait par l'assurance que Mathilde, « princesse vénérable, » reposerait en paix avant que la désolation ne fondît sur sa race et sur son pays.

Une telle vue de l'avenir n'était pas propre à consoler la reine, et son fils chéri y était tellement maltraité qu'elle n'eut probablement plus grande envie de consulter le prophète teuton. Mais il semble que les reproches de Guillaume et les malheurs qu'elle redoutait firent impression sur son esprit, car on ne trouve plus de trace d'aucun appui prêté dans la suite par la reine à Robert Courte-Heuse.

Des dangers plus prochains que ceux qu'avait prédits l'ermite menaçaient Guillaume et la Normandie, et Mathilde devait assister au douloureux spectacle d'une guerre sérieuse entre son mari et son fils. Tant qu'il avait été soutenu dans sa révolte par les secours que la reine lui faisait parvenir, Robert avait continué à parcourir la France et les pays étrangers, cherchant à se faire des amis et à augmenter le nombre de ses soldats. Lorsque Mathilde cessa de lui envoyer de l'argent, il avait réussi à se former une armée. Le roi de France l'avait bien accueilli, et, sans prendre encore ou-

vertement parti contre le roi Guillaume, Philippe Ier avait donné sa protection au jeune prince et lui avait conseillé de se rendre au château de Gerberoi, situé dans le Beauvaisis, sur les limites de la Normandie. Là Robert établit ses troupes, et de ce château, entouré de hautes murailles et dans une situation propre à la défense, il appelait auprès de lui tous les mécontents, tous les envieux, tous ceux qui avaient quelque intérêt à affaiblir le pouvoir de son père. Quelques barons français vinrent l'y trouver, amenant avec eux des cavaliers et des armes; de Normandie même, « beaucoup de personnes qui flattaient auparavant le roi et ses partisans se joignaient au prince Robert livrant ainsi leurs parents et leur maître à cette bande de déshérités. »

Le roi connaissait depuis longtemps le caractère fier et obstiné de son fils; il n'avait jamais compté sur une prompte soumission; mais peut-être aussi ne s'était-il pas attendu à la triste nécessité de lutter à main armée contre lui. Quoi qu'il en soit, il n'hésita point, et, sans attendre de provocation directe et personnelle, il rassembla une nombreuse armée. Ne trouvant pas en Normandie des forces suffisantes pour s'attaquer à ces hardis aventuriers qui remplissaient le château de Gerberoi, Guillaume eut recours à son nouveau royaume, et pour vaincre ses sujets normands conduits au combat par son propre fils, il s'entoura de soldats anglais que commandaient ses anciens officiers établis en Angleterre après la conquête.

Le roi, à la tête de ses troupes, se dirigea vers la citadelle où ses ennemis se tenaient renfermés : pendant plusieurs jours, on se borna de part et d'autres à des escarmouches et à des combats singuliers où la valeur des chevaliers se déployait sans résultats importants; enfin, au bout de trois semaines d'une lutte qui n'avait eu d'autre effet que d'affaiblir les deux partis, Guillaume et Robert Courte-Heuse se décidèrent à se livrer bataille dans la plaine d'Archembraye, non loin du château de Gerberoi. A côté de Guillaume marchait son second fils, plus tard roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume le Roux, prince hautain, avide et envieux, favori de son père comme Robert l'était de Mathilde, et sans cesse occupé à exciter le courroux du roi contre son frère aîné.

La cavalerie, commandée par Robert lui-même, fondit sur l'armée du roi, qui résista d'abord vaillamment; mais au bout de quelques heures les soldats de Guillaume plièrent sous les efforts des troupes du jeune prince. D'une bravoure célébrée dans les récits des chroniqueurs, Robert était plein du désir de vaincre « un tel homme de guerre que jamais nul, sur terre ou chrétienne ou païenne, ne put le jeter à bas de son coursier. » S'élançant au plus fort de la mêlée, il combattait corps à corps avec les seigneurs ennemis. Il luttait ainsi avec un cavalier d'une taille élevée et imposante, couvert d'une riche armure, et dont la visière baissée cachait entièrement le visage, lorsque tout à coup

son adversaire, atteint d'un coup de lance, poussa un cri perçant. Robert, ému par cette voix qu'il croit reconnaître, serre les rênes de son cheval, jette ses armes, et s'approchant du guerrier blessé, il reçoit dans ses bras son père renversé par sa propre main. Le prince, consterné de l'idée qu'il aurait pu le tuer, supplie Guillaume de lui pardonner le crime qu'il a été sur le point de commettre, et bénit le ciel qui l'a préservé d'un si poignant remords. Mais le roi ferme son cœur aux prières de Robert; furieux d'avoir été vaincu par son fils, lui qui n'avait jamais reçu une seule blessure sur tant de champs de bataille et au siége de tant de villes, il ne lui répond que pour le maudire. En vain le jeune prince proteste de son repentir et de sa soumission ; Guillaume repousse ses excuses et ses promesses, et quitte le lieu où son armée avait été vaincue et où lui-même il avait failli périr, plus indigné que jamais contre Robert, et ne prononçant son nom qu'avec des paroles menaçantes qu'il assaisonnait de jurements plus énergiques encore.

Si Guillaume avait triomphé dans la bataille d'Archembraye, et que son fils, réduit à implorer sa pitié, fût venu s'humilier devant lui, il est probable qu'il aurait immédiatement cédé aux prières de la reine, au repentir du prince, à son propre besoin de repos, aux désirs de tout son peuple. Mais se voir défait en bataille rangée par celui qu'il regardait encore comme un enfant, être même

vaincu par lui dans une lutte personnelle, c'était une blessure à son amour-propre de roi et à son autorité de père que Guillaume ne pouvait de longtemps pardonner.

Heureusement pour Robert, il n'était pas seul à essayer de fléchir la colère du roi, et Guillaume était à peine rentré dans Rouen qu'un grand nombre de seigneurs vinrent le conjurer de ne pas se montrer inexorable et d'accueillir favorablement la demande de ses fidèles sujets, qui le suppliaient de ne pas prolonger une si funeste discorde. Sûrs de la bienveillante et efficace protection de la reine, les nobles de la cour de Normandie qui cherchaient à apaiser Guillaume ne s'intéressaient pas seulement au repos de l'État et au bonheur de la famille royale; leurs fils, leur frères, leurs amis étaient enveloppés dans la disgrâce du prince et partageaient son exil. Chaque famille comptait un de ses membres dans cette jeunesse qui n'avait pas craint de s'armer contre son souverain; c'était en leur faveur que les seigneurs normands plaidaient auprès du roi, lorsqu'ils lui disaient: « Prince magnanime, nous nous réunissons tous pour implorer votre clémence; par les conseils de gens pervers, le prince Robert a été induit au mal; il en est résulté de grandes discordes et beaucoup de calamités pour un grand nombre de personnes. Le prince se repent de ses erreurs et essaye d'obtenir son pardon par les prières de nous tous qu'il sait vous être attachés. Corrigez vos enfants coupables, accueil-

lez-les à leur retour, pardonnez-leur avec bonté dès qu'ils sont repentants. »

Le roi repoussa vivement cette nouvelle tentative de réconciliation: « Je m'étonne, répondit-il aux instances des seigneurs de sa cour, que vous mettiez tant de zèle à me supplier pour un perfide qui a osé commettre dans mes États un forfait inouï. Est-il, depuis le grand Rollon, quelqu'un de mes prédécesseurs qui ait eu comme moi à souffrir une telle attaque de ses enfants? les ducs de Normandie ont tous servi fidèlement leur père jusqu'au jour de leur mort. Que fait mon fils? il soulève contre moi les Français, les Angevins, les Aquitains, et une nuée d'autres ennemis. Selon la loi divine donnée par Moïse, il mérite la mort. »

Pour adoucir un tel ressentiment et amener Guillaume à pardonner à son fils repentant, il fallut de longs et persévérants efforts. Ni les seigneurs, ni les évêques, ni surtout la reine, ne se lassèrent dans cette tâche. A force de « conseils pleins de sagesse, » de « pieux discours » et de « tendres prières, » tant d'influences réunies dans le même but finirent par triompher de « la dureté de ce cœur plein de courroux. » Le roi consentit à revoir Robert Courte-Heuse, qui se hâta de se rendre à Rouen sur la nouvelle du pardon qui lui était enfin accordé, et Mathilde eut la joie d'avoir encore auprès d'elle le fils dont elle avait craint d'être séparée pour toujours.

Le roi ne la laissa pas jouir longtemps de ce bon-

heur ; il avait appris à redouter la passion de la reine pour Robert, et crut plus sage d'employer le prince à combattre, loin de sa mère et de son pays, les Gallois et les Écossais, qui faisaient, en dépit du traité de paix, de fréquentes invasions sur les frontières anglaises. Dans cette guerre, Robert fit des prodiges de valeur ; mais trop emporté pour s'accommoder longtemps aux volontés de son père, il abandonna bientôt un commandement qui ne lui appartenait qu'à demi, et perdit ainsi de nouveau le fruit des prières de sa mère et des instances de ses amis.

Lorsqu'après la mort du roi son père, Robert, déshérité par lui du trône d'Angleterre qui lui revenait par droit de naissance, eut encore à lutter contre l'ambition de ses frères qui cherchaient à lui enlever la souveraineté de la Normandie, il crut voir, dans ces guerres perpétuelles et ces difficultés toujours renaissantes, un effet de la malédiction que son père avait jadis prononcée contre lui ; et, pour en anéantir la funeste influence, il se jeta dans une de ces grandes entreprises où l'enthousiasme religieux entraînait alors, à la voix de Pierre l'Ermite, toutes les puissances du siècle. Vaillant en Palestine comme il l'avait été en Normandie et en Angleterre, Robert Courte-Heuse se couvrit de gloire à la prise de Nicée et d'Antioche, et au siége de Jérusalem ; un moment même, l'armée des Croisés, séduite par son ardent courage, songea à se donner pour chef le duc de Normandie ; mais la sa-

gesse et la piété de Godefroi de Bouillon l'emportèrent sur le zèle chevaleresque de Robert; qui revint de la terre sainte sans avoir acquis beaucoup de prudence ni fait de grands progrès dans la sainteté. Peu propre à conduire un État, le duc de Normandie ne sut, à son retour de Jérusalem, ni faire triompher ses droits au trône d'Angleterre, ni même conserver en paix le gouvernement de son duché, et il finit, après de longs revers, par mourir dans le château de Cardiff, où son frère Henri, alors roi d'Angleterre, l'avait fait enfermer. Aventurier dans sa jeunesse, puis armé pour répondre au cri de *Dieu le veut*, puis enfin triste prisonnier, privé de la vue et de la liberté par son frère, Robert, au milieu de tant de fautes et de folies, sut pourtant se faire regretter de ses sujets de Normandie, et tellement aimer de sa femme que, lorsqu'il revint de Palestine, atteint d'un mal dangereux causé par la blessure d'une flèche empoisonnée, on raconte que la princesse Sibylle n'hésita point à employer le seul remède qui put le sauver, et que, saisissant les moments où son mari était endormi, elle appliqua ses lèvres sur la plaie « par tant de fois que ledit seigneur en fût guéri. Et dans sa bonté Dieu permit qu'il n'en prît aucun mal à ladite dame. »

Si Guillaume, frère de Robert Courte-Heuse, se montra plus soumis que lui à l'autorité paternelle, il n'eut pas comme lui le don de se faire aimer. Après avoir, aux dépens de son aîné, obtenu de

Guillaume le Conquérant l'héritage du trône d'Angleterre, il aggrava le despotisme de son père, dont il n'avait ni la puissante ténacité, ni le ferme bon sens. Indolent et cruel, hautain et débauché, ce prince, dit son contemporain l'abbé Suger, « était adonné à la volupté, oppresseur terrible des malheureux, et persécuteur des Églises, dont il enlevait tous les biens. » Après treize ans d'un règne plein de douleurs pour son peuple, il mourut d'une flèche reçue à la chasse, sans honneurs funèbres, ni de la part des sujets qu'il avait opprimés, ni de la part de la religion qu'il avait toujours insultée.

Sa mort laissa, en l'année 1100, le gouvernement de l'Angleterre au prince Henri, quatrième fils de Guillaume et de Mathilde, devenu seul héritier du trône; son frère Richard, jeune prince distingué d'esprit et de caractère, élève favori de Lanfranc, avait, longtemps auparavant, trouvé la mort dans le Hampshire, pays jadis fertile et salubre, que l'épée de Guillaume avait dépeuplé, et où les fièvres causées par la misère et la famine lui enlevèrent, peu après la conquête, le plus aimable de ses fils.

Henri Ier, surnommé Beauclerc, à cause de son penchant pour les sciences et les belles-lettres, régna pendant trente-cinq ans sans qu'aucun soulèvement sérieux des Saxons vînt l'inquiéter dans son palais, mais non sans luttes et sans guerres, puisqu'il eut à combattre son frère Robert, comme nous l'avons déjà raconté. Plus habile à gouverner

que Courte-Heuse, et à cacher ses vices que Guillaume le Roux, Henri n'avait guère plus de valeur morale que ses frères; et malgré les éloges dont Guillaume de Malmesbury s'est montré prodigue en sa faveur, ce prince, dont il célèbre la sobriété et la généreuse magnanimité, mourut à la suite d'un repas trop abondant, et retint son frère en prison jusqu'à sa mort.

Deux des filles de Guillaume s'unirent à des princes riches et puissants. Constance, la seconde, épousa Alain, duc de Bretagne. Adèle, la cinquième, devint la femme du comte Étienne de Blois, et fut la mère du roi d'Angleterre Étienne Ier, qui s'empara du trône à la mort du roi Henri. La sixième, Gondred, eut pour mari un seigneur normand, Guillaume de Warenne, devenu comté de Surrey en Angleterre. Agathe, quatrième fille du roi Guillaume, fut fiancée au roi de Galice, Alphonse VI; mais elle mourut dans son voyagé pour se rendre auprès de lui : « Princesse vertueuse, dit Guillaume de Malmesbury, et tellement adonnée à la prière, qu'après sa mort on trouva ses genoux usés par les pierres sur lesquelles elle s'agenouillait. »

Les deux autres filles de Guillaume, Adélaïde et Cécile, embrassèrent la vie monastique; cette dernière, « élevée avec grand soin dans le couvent de Caen, et instruite en divers genres de science, mérita beaucoup d'éloges pour sa manière de diriger les religieuses, fut quatorze ans mère abbesse, et servit dignement le ciel pendant cinquante-deux

ans dans toute la piété de l'ordre, et avec une grande foi. »

Il est à peu près impossible de se faire, d'après les récits du temps, une idée juste des rapports de Guillaume avec ses enfants. A l'exception de Robert Courte-Heuse, dont les révoltes occupèrent si péniblement la fin de la vie du roi, c'est à peine si les chroniqueurs font une rapide mention de cette nombreuse famille que lui avait donnée la reine Mathilde.

Le frère de Guillaume le Conquérant, Odon ou Eudes, évêque de Bayeux, nous est plus connu que la plupart de ses enfants, par le rôle important qu'il joua dans la conquête de l'Angleterre. Avide et emporté, l'évêque Eudes avait été l'un des premiers à flatter la grande ambition de Guillaume. Une fois sur les marches du trône, il avait opprimé et pillé plus qu'aucun de ces prêtres oppresseurs et pillards, trop nombreux dans le clergé des conquérants ; mais il n'avait pas trouvé même là de quoi satisfaire sa rapacité, et il avait accueilli avec joie la prédiction de « quelques sorciers romains qui, s'avisant de rechercher qui serait le successeur de Grégoire VII, avaient découvert que le pape à venir porterait le nom d'Eudes. » L'évêque de Bayeux ne se demanda pas s'il était bien cet Eudes si vaguement désigné par les magiciens. Ravi de la perspective qui pouvait ainsi s'offrir à lui, « et faisant peu de cas de la puissance et de la richesse des États d'Occident, s'il ne dominait au loin et sur tous les mortels par le droit de la papauté, il fit

partir des délégués pour Rome; il y fit orner à grands frais, et même en objets superflus, un palais qu'il fit acheter, et se concilia à force de présents l'amitié du peuple romain. » Il avait déjà réuni une troupe considérable de chevaliers qui se tenaient prêts à l'accompagner en Italie, lorsque le roi Guillaume arriva inopinément de Normandie, sur la nouvelle de l'entreprise que son frère méditait sans son consentement. « Il jugea avec prudence, dit Orderic Vital, qu'une telle expédition serait préjudiciable à son royaume et à toute l'Europe; » et certainement aussi il préférait rester le seul grand dans sa famille, et ne voulait pas permettre à son frère de s'élever à l'autorité suprême de chef de la chrétienté. Il ne balança point, et rassemblant en conseil les grands du royaume, il leur rappela en termes énergiques la confiance qu'il avait témoignée à son frère, lorsque tant de fois il lui avait abandonné le gouvernement de l'Angleterre; et après leur avoir montré comment l'évêque de Bayeux avait profité de ses absences réitérées pour opprimer les pauvres, désoler les églises et accabler son peuple d'impôts exorbitants, il termina en disant : « Saisissez cet homme qui trouble la terre et gardez-le soigneusement pour le mettre hors d'état de faire encore pis. » Ce fut en vain qu'Eudes allégua sa qualité d'évêque, qui ne donnait qu'au pape le droit de le condamner. « Ce n'est point l'évêque que j'emprisonne, répliqua Guillaume; mais vous avez été fait comte de ma

propre main, et vous êtes lieutenant dans mes États; c'est le comte et le lieutenant que je saisis, parce que je veux qu'il me rende compte du gouvernement que je lui ai confié. »

L'évêque de Bayeux fut conduit en Normandie en 1082, et renfermé dans la tour de Rouen. Des relations fraternelles qui se terminaient ainsi n'avaient probablement pas débuté par une grande intimité. Guillaume et Eudes étaient restés unis tant que leur intérêt et leur ambition leur avaient commandé l'union; ils se divisèrent dès que leur intérêt et leur ambition leur conseillèrent de se diviser. D'abord alliés, bientôt rivaux et ennemis, il n'y eut jamais entre les deux frères une amitié sérieuse et durable. La seule affection profonde qui paraisse avoir existé dans l'âme de Guillaume, c'est celle qu'il eut pour sa femme : « il l'aimait tendrement, » dit Orderic Vital.

Guillaume était à Londres en 1083, lorsque Mathilde le rappela en toute hâte auprès d'elle. Les inquiétudes constantes de sa vie, les luttes domestiques auxquelles elle venait d'assister avaient altéré sa santé, et la mort de sa fille Constance, duchesse de Bretagne, lui porta un coup dont elle ne se releva plus. « Inquiète de sa maladie prolongée, elle confessa ses péchés, les pleura amèrement, et mourut le 3 novembre 1083. Son corps fut porté dans le couvent de la Sainte-Trinité, qu'elle avait bâti à Caen pour des religieuses, et enterré respectueusement entre le chœur et l'autel, par un grand nombre

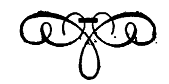
d'évêques et d'abbés, au milieu d'une foule de pauvres que, de son vivant, elle avait fréquemment secourus au nom du Christ. »

Guillaume fit élever un riche tombeau à la reine Mathilde, et l'on y grava en lettres d'or une épitaphe latine, où l'on célébrait la naissance, la vertu et surtout l'ardente piété et la charité inépuisable de cette princesse.

Mais le monument le plus curieux et le plus durable que la reine d'Angleterre ait laissé après elle, c'est cette antique et célèbre tapisserie, connue sous le nom de tapisserie de Bayeux, où l'on retrouve, après huit siècles écoulés, l'histoire, la vie, les coutumes de Guillaume le Conquérant, de Mathilde, de leurs sujets. Sur un canevas qui a plus de soixante mètres de long, la reine et les dames de la cour se plaisaient à retracer les hauts faits de leurs maris ou de leurs fils ; ce récit, brodé de leurs mains, commence par la visite de Harold à la cour de Normandie, et finit avec sa mort à la bataille de Hastings ; document plus précieux pour nous représenter le temps passé que beaucoup de remarques pompeuses et d'anecdotes plus ou moins douteuses sur le grand homme dont Mathilde a voulu perpétuer les exploits.

La mort de la reine Mathilde semble avoir attristé sans retour les dernières années de Guillaume. Pendant les quatre ans qu'il lui survécut, il eut à lutter sans cesse ; « de nombreuses tribulations s'élevèrent contre lui, » et, selon la phrase expres-

sive de la vieille histoire, « on dirait qu'en couvrant de terre cette grande princesse, on enterra avec elle le bonheur et la fortune de son royal époux. »



# CHAPITRE VI.

(1083-1087.)

Révolte de Hubert, vicomte du Mans, contre le roi Guillaume. — Vains efforts de Guillaume pour le soumettre. — Ils se réconcilient. — Maladie de Guillaume. — Mot ironique du roi de France Philippe I. — La guerre se rallume entre les deux rois. — Prise et incendie de Mantes. — Blessure de Guillaume. — Il meurt à Rouen. — Ses derniers moments et son délaissement après sa mort. — Il est enseveli à Caen.

Après la mort de la reine Mathilde, Guillaume n'eut plus à combattre ni ses sujets d'Angleterre ni son fils révolté; mais, en France et dans ses domaines de Normandie, les rébellions et les guerres ne lui manquèrent pas. Les peuples du Maine, qui s'étaient déjà montrés si peu soumis en l'absence de leur seigneur, si repentants dès qu'il avait paru au milieu d'eux, mais toujours remuants et troublant la paix publique, prirent les armes contre le roi. Des vengeances particulières vinrent se joindre aux velléités d'indépendance des Manceaux. Hubert, gendre de Guillaume, comte de Nevers, et lui-même vicomte du Mans, avait eu jadis avec le roi Guillaume des discussions dont il avait conservé un amer ressentiment : « D'une noblesse illustre et plein d'au-

dace, » il sut profiter de ses griefs personnels pour fomenter l'agitation populaire, et bientôt une véritable armée se renferma avec lui dans le château de Sainte-Suzanne, place forte située au haut d'un rocher escarpé, sur les confins du Maine et de l'Anjou. Le vicomte Hubert sortait de cette citadelle pour ravager les campagnes voisines, inquiéter les garnisons des villes, et il rentrait à Sainte-Suzanne abondamment pourvu de subsistances pour ses gens, et souvent même chargé d'un riche butin.

Le roi Guillaume voulut châtier lui-même ces audacieuses déprédations, et rassemblant une armée de Normands et de Manceaux fidèles, il pénétra dans le pays ennemi. Mais le château de Sainte-Suzanne était inaccessible; des rocs couverts d'épaisses forêts l'environnaient de toutes parts, et, du haut de ce repaire, Hubert et ses compagnons réussissaient à se procurer des vivres et des renforts, en dépit de Guillaume et de ses sentinelles, établis au bas du rocher. Le roi ne pouvait rester pendant des mois à attendre que la famine vînt lui livrer la place; il se retira, lassé par la persévérance et l'adresse du vicomte, et laissa, dans un fort construit non loin de Sainte-Suzanne, une nombreuse garnison chargée d'observer et de contenir l'ennemi. Son gendre, le comte Alain de Bretagne, la commandait. « Ce prince, dit Orderic Vital, s'y faisait remarquer par ses richesses, par ses chevaux et par son appareil militaire; » mais il ne suffisait pas d'être riche et de porter une brillante

armure pour enlever le château de Sainte-Suzanne. Hubert voyait chaque jour grossir sa troupe : « les meilleurs chevaliers volaient vers lui et désiraient ardemment signaler près de lui leur bravoure. » Plus d'une fois la garnison de Guillaume eut à se défendre au lieu d'attaquer; plus d'une fois de puissants seigneurs tombèrent entre les mains des assiégés, qui ne les laissaient aller qu'après avoir exigé d'eux une forte rançon. Pendant trois ans, les Normands furent toujours repoussés et « ne gagnèrent que le fer qui s'enfonça dans leurs blessures. » Découragés enfin par l'opiniâtre résistance du vicomte manceau, et désespérant de le vaincre, les chefs de l'armée du roi résolurent de tenter une réconciliation. Hubert avait rapidement grandi en puissance et en renommée, mais il ne pouvait espérer de rester toujours victorieux; vaincu, il aurait payé cher les trois ans de revers qu'il avait fait essuyer au roi Guillaume : il préféra la paix à une telle perspective, et envoya à son souverain des seigneurs qui obtinrent pour lui un sauf-conduit. Hubert se rendit en Angleterre, où était alors Guillaume, qui de son côté désirait vivement voir finir une guerre désastreuse pour ses sujets du Maine. Le roi promit au vicomte d'oublier sa révolte, et, comme marque de sa bienveillance, il lui rendit tous ses anciens domaines, « que ledit chevalier conserva depuis, heureux et indépendant, » sans plus troubler la bonne intelligence qui venait de se rétablir, à la grande satisfaction des Nor-

mands et des Manceaux, « si longtemps accablés par les calamités de cette guerre. »

La paix était à peine conclue entre Guillaume et son hardi vassal, qu'un danger plus pressant vint alarmer le roi et l'Angleterre.

Un peuple qui, après avoir tour à tour envahi et abandonné la Grande-Bretagne, était resté pendant vingt ans éloigné de ses parages, le peuple danois, menaçait de nouveau son ancienne conquête. Canut le Jeune se préparait à fondre avec ses vaisseaux sur ces côtes qu'avait gouvernées jadis son ancêtre le Grand Canut, et il prétendait remonter sur le trône que sa famille avait occupé pendant près de quarante ans. Au bruit de cette descente projetée, le roi d'Angleterre appela aux armes tous ses sujets, Normands ou Saxons; mais, peu confiant dans la fidélité de ces derniers, dont la défection en présence des ennemis aurait assuré sa défaite, il renouvela l'expédient dont il s'était autrefois servi pour conquérir la couronne qu'il avait maintenant à défendre, et promit de grandes récompenses aux chevaliers étrangers qui se joindraient à lui. Comme en 1066, une multitude de seigneurs suivis de leurs vassaux accoururent sous l'étendard du roi normand. Guillaume se pressa trop de répandre parmi ces avides nouveaux venus les trésors qu'il avait enlevés aux Saxons. Pendant qu'on faisait en Angleterre de si grands préparatifs pour repousser les Danois, ceux-ci, irrités d'avoir pendant plus d'un an vainement attendu

sur leurs navires l'ordre du départ, massacraient eux-mêmes leur roi, et mettaient ainsi un terme aux projets d'invasion qu'il avait formés.

En apprenant la mort du roi danois, Guillaume licencia son armée qui le ruinait et l'inquiétait par ses turbulentes prétentions. L'Angleterre n'avait plus rien à craindre du dehors : au dedans son gouvernement s'affermissait par le seul effet du temps, qui enlevait de jour en jour aux peuples vaincus leurs espérances d'affranchissement. Le roi voulut retourner en Normandie, et, laissant à quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs le soin de son royaume, il quitta, en 1087, cette terre qu'il avait si glorieusement conquise vingt et un ans auparavant, et qu'il ne devait plus revoir.

Pendant que Guillaume tenait sa cour à Rouen pour jouir quelque temps dans son pays natal du repos qu'il venait y chercher après tant de combats, ses deux fils, Robert et Henri, se rendaient au château de Conflans, où le roi de France et ses seigneurs vivaient alors au milieu des fêtes. Dans la société du prince Louis, dauphin de France, les fils du roi Guillaume se livraient à mille joyeux passe-temps : les chasses, les tournois, les danses se succédaient sans relâche, et lorsqu'ils rentraient fatigués de ces bruyants plaisirs, les jeunes princes s'amusaient à jouer aux échecs, fort en vogue de leur temps. Un jour le dauphin et le prince Henri étaient assis devant un échiquier; tous deux jouaient avec animation, et ni l'un ni l'autre ne paraissait dis-

posé à supporter patiemment de perdre la partie. Le prince Henri, plus habile ou plus heureux, manœuvra si bien qu'il allait faire échec et mat le prince Louis, lorsque celui-ci, furieux d'être battu, prit les échecs et les jeta au visage de son adversaire en l'appelant fils de bâtard. Henri n'était pas patient, et l'insulte, pour être vraie, ne lui en était que plus amère; il se saisit de l'échiquier, jeta par terre le fils de France, et le frappant avec violence « il l'eût occis, si Robert son frère, qui survint, ne l'eût empêché. »

Après une telle aventure, les princes normands n'avaient qu'à s'éloigner au plus vite de la cour de France. Aussi s'empressèrent-ils de rassembler leur suite et de monter à cheval : ils avaient à peine quitté Conflans que le roi de France, instruit de ce qui venait de se passer, envoya à leur poursuite une nombreuse troupe de cavaliers. Mais les jeunes princes étaient déjà en sûreté, et, suivis de la garnison normande de Pontoise, commandée par Foulques de Beaumont, ils tombèrent sur le détachement français qu'ils repoussèrent jusqu'à Conflans, où ils brûlèrent quelques maisons sur leur passage.

Irrité de cette ridicule échauffourée, et résolu de venger l'affront fait à son fils, le roi Philippe entra immédiatement dans le Vexin normand, où il s'empara de Vernon, pendant que les troupes de Guillaume prenaient Beauvais. On s'interposa entre les deux rois; Guillaume, gravement malade, s'em-

pressa de consentir à une trêve qui fut effectivement conclue; mais la guerre, une fois allumée, ne pouvait s'éteindre si vite : une partie d'échecs en avait été la cause ou le prétexte; une raillerie du roi Philippe la fit éclater de nouveau.

On racontait à la cour de France que Guillaume était devenu, pendant sa maladie, d'un embonpoint excessif, et que, depuis assez longtemps déjà, il ne quittait pas son lit : « Par ma foi, dit le roi de France, le roi d'Angleterre est bien plus longtemps en couches que les femmes de mon pays : sans doute ce sera une belle fête que le jour de ses relevailles. »

Le roi d'Angleterre était encore malade et dans son lit, lorsque ses courtisans vinrent lui rapporter la plaisanterie de son voisin : « Par la splendeur et la naissance de Dieu, s'écria-t-il vivement, je ferai mes relevailles à Notre-Dame, mais elles ne réjouiront guère le roi de France, car il y aura plus de dix mille lances en guise de cierges. »

Pour mettre sa menace à exécution, le roi Guillaume, dès qu'il fut guéri, fit au roi de France une demande qui ne pouvait manquer, il le savait bien, de faire recommencer les hostilités; il réclama la possession du Vexin français, comme appartenant jadis à son père Robert le Libéral, qui le tenait du roi Henri I, replacé par son aide sur le trône de France[1]. Le roi Philippe répondit à cette demande

1. Ce comté avait été repris par le roi de France pendant la minorité de Guillaume.

comme s'y attendait Guillaume, et déclara qu'il ne tenait nul compte de l'ancienne générosité de son père, et que si le duc de Normandie s'était laissé enlever autrefois ce domaine, le roi d'Angleterre n'avait qu'à prendre les armes pour le conquérir. Ainsi, dit Orderic Vital, « ce monarque employa les vains sophismes de la mauvaise foi, et voulut frustrer Guillaume de cette partie de son héritage. »

L'armée normande se mit en mouvement à la fin du mois de juillet 1087 ; Guillaume la commandait en personne ; il marcha rapidement vers le Vexin français. Ascelin Goël, à la tête de son avant-garde, se porta sur Mantes ; par son ordre les soldats normands détruisaient et pillaient sur leur passage ; les moissons étaient foulées aux pieds des chevaux, les vignes étaient arrachées, les maisons incendiées. Le roi d'Angleterre, qui suivait de près son lieutenant, entra dans Mantes à l'improviste, pêle-mêle avec la garnison française qui, au bruit de son arrivée, revenait précipitamment des campagnes, où elle s'était répandue sur le bruit des ravages qu'y commettaient les ennemis. Subitement envahie par l'armée normande, la ville de Mantes fut la proie des flammes ; les églises, les édifices publics, tout fut consumé, et des centaines de personnes périrent victimes de l'incendie ou ensevelies sous les murailles qui s'écroulaient de toutes parts.

Échauffé par le désir de la vengeance et par le spectacle de sa victoire, Guillaume lança son cheval au milieu des rues encombrées de cadavres et de

débris amoncelés : comme il l'excitait de la voix et de l'éperon, le cheval, mettant le pied sur des charbons encore enflammés, s'abattit brusquement. Le roi, jeté sur le pommeau de la selle, reçut dans le bas-ventre une blessure grave; on accourut pour le relever, et il se fit aussitôt transporter à Rouen.

Dangereux en lui-même, le coup qu'il avait reçu devint mortel pour un homme déjà malade et épuisé de fatigues; bientôt Guillaume ne put plus supporter le tumulte de Rouen, ville bruyante et populeuse : » on le porta au monastère de Saint-Gervais, situé à l'ouest de la ville, sur une colline retirée. En vain les médecins qui l'entouraient lui prodiguèrent leurs soins, le mal s'aggravait toujours. Guillaume ne se laissa point abuser par ceux qui le rassuraient sur son état : « il vit qu'une mort inévitable le menaçait, et s'occupa avec prévoyance et sagesse des affaires de ses États. » Pendant toute sa maladie, qui dura six semaines, il conserva sa ferme raison, sa justesse d'esprit et « la vivacité de son élocution. » Mais dans les derniers jours de sa vie, où le souvenir du passé et la crainte de l'avenir venaient souvent troubler son âme, « Guillaume faisait fréquemment entendre des soupirs et des gémissements. » Dans l'espoir d'effacer tant d'injustices et de cruautés qu'il avait commises, il rechercha soigneusement les prières des prêtres et des moines, et pour s'assurer dans l'éternité la miséricorde céleste, il distribua ses trésors aux églises, aux pauvres et aux ministres de Dieu.

Il avait auprès de lui deux de ses fils, Guillaume le Roux et Henri. Robert Courte-Heuse l'avait quitté quelque temps avant l'expédition sur Mantes, à la suite d'une nouvelle altercation. Deux jours avant sa mort, Guillaume voulut régler autant qu'il était en son pouvoir « cet avenir voilé à ses regards, » et réunissant autour de son lit ses enfants et ses plus intimes serviteurs, il repassa devant eux sa vie passée, et, « forcé d'en rendre compte sans retard au juge équitable, il reporta sa pensée, avec une anxiété mêlée d'orgueil, sur tous les maux qu'il avait fait souffrir à tant de gens pendant soixante-quatre ans. »

« Chargé du poids de péchés nombreux, dit-il, j'éprouve de grandes craintes au moment où je vais paraître devant le tribunal de Dieu. Dès l'enfance, je fus nourri dans le métier des armes, et je me suis souillé d'une grande effusion de sang. » Après ce mouvement d'une humilité pénitente, Guillaume rappela toutes les guerres, toutes les embûches dont, pendant sa jeunesse, il avait été l'objet en Normandie : « Depuis mon enfance, plongé de toutes parts dans d'innombrables adversités, je m'en suis tiré honorablement en toute circonstance. Devenu un objet d'envie pour tous mes voisins, je n'ai été vaincu par aucun d'eux, ce que peuvent raconter les Bretons, les Français, les Anglais et les Manceaux. » Mais à peine s'est-il laissé aller à ce retour de gloire mondaine, qu'il est assailli par la pensée de sa tyrannie passée : « Quoique l'ambition humaine

se réjouisse de pareils triomphes, je suis souvent en proie aux atteintes d'une inquiète terreur, quand je pense que dans toutes ces actions la cruauté marcha avec la hardiesse. C'est pourquoi, prêtres et ministres du Christ, je vous prie humblement de me recommander dans vos prières au Dieu tout-puissant, pour qu'il me remette les péchés dont le fardeau m'accable. »

Le roi Guillaume pardonna ensuite à ses ennemis, et commanda que tous les prisonniers fussent mis en liberté. Mais sa générosité en cet instant suprême ne s'étendit pas jusqu'à ceux qui l'avaient le plus gravement offensé. Roger de Breteuil ne reçut que la confirmation de cette cruelle parole de Guillaume : « Il ne sortira pas de prison tant que je vivrai ; » et ce fut « malgré lui » que le roi mourant accorda à son frère, l'évêque de Bayeux, sa liberté ; car, dit-il à ceux qui le pressaient de se montrer plus indulgent envers son frère, « s'il recouvre sa liberté, il troublera tout le pays et causera par sa cruauté et ses débauches la perte de plusieurs milliers de personnes. »

Guillaume n'oublia pas non plus sur son lit de mort la malédiction qu'il avait prononcée contre son fils Robert sur le champ de bataille d'Archembraye. « La contrée qui sera soumise à son pouvoir sera véritablement malheureuse ; il est orgueilleux, insensé et désordonné. Toutefois, comme il est l'aîné de mes fils et que je lui avais accordé jadis le duché de Normandie, je ne peux lui enlever ce

bien que je lui ai donné. Quant au royaume d'Angleterre que j'ai enlevé au parjure Harold, je n'ose remettre à personne, si ce n'est à Dieu seul, les faisceaux de ce royaume que j'ai obtenu par tant de péchés. Mais si c'est la volonté divine, je désire que mon fils Guillaume, qui, dès son enfance, m'a obéi de bonne grâce en toutes choses, brille heureusement sur le trône royal. »

Le roi s'arrêta comme s'il avait tout réglé dans le ciel et sur la terre pour le passé et pour l'avenir. Son fils Henri, entendant qu'il ne lui revenait rien de la succession royale, se plaignit vivement, et dit à son père : « Et moi, seigneur, que me donnez-vous donc? — Je vous donne de mon trésor cinq mille livres d'argent, lui répondit Guillaume. — Et que ferai-je de votre don, reprit le jeune prince, si je n'ai pas de lieu pour habiter? — Mon fils, dit le roi, contentez-vous de votre sort et souffrez que vos frères aînés vous précèdent. Robert aura la Normandie, et Guillaume l'Angleterre : quant à vous, vous aurez, lorsque votre temps sera venu tout le bien que j'ai acquis, et vous surpasserez vos frères en richesses et en puissance. » Prédiction faite vraisemblablement après coup par Orderic Vital, pour plaire au roi Henri, sous le règne duquel il racontait la mort de Guillaume le Conquérant.

Quoi qu'il en soit, Henri s'empressa d'aller toucher la somme qui lui était accordée, d'en vérifier le poids pour s'assurer que rien n'y manquait, d'appeler des

amis éprouvés auxquels il pût se fier, et de se procurer un lieu de sûreté pour y déposer son trésor.

Guillaume le Roux était, comme son jeune frère, « très-impatient de s'emparer du trésor » qui lui était assigné : il quitta le lit de mort de son père pour se rendre en Angleterre; à peine arrivé sur les côtes de son nouveau royaume, le prince apprit que son père venait d'expirer.

Le jeudi 9 septembre 1087, le roi se réveilla aux sons de la cloche de la cathédrale de Rouen. « Quel office annonce-t-on là? demanda-t-il aux serviteurs qui l'entouraient — Seigneur, c'est primes qui sonne à l'église de madame sainte Marie. » Alors le roi éleva avec une grande dévotion les yeux vers le ciel, et ayant joint les mains, il dit : « Je me recommande à sainte Marie, mère de Dieu, ma souveraine, afin que par ses saintes prières elle me réconcilie avec son très-cher fils, Notre Seigneur Jésus-Christ. » En prononçant ces paroles il expira.

Ce puissant monarque avait à peine rendu le dernier soupir que ses courtisans et ses domestiques ne songeaient déjà qu'à mettre leurs biens en sûreté. Les plus riches montaient à cheval, pour se rendre dans leurs demeures et demander à leurs femmes, à leurs amis, aux compagnons qu'ils rencontraient, un conseil sur ce qu'ils devaient faire de leurs trésors; les serviteurs d'un ordre inférieur, remarquant que leurs maîtres avaient disparu, pillaient les armes, les vases précieux, les vêtements, et jusqu'au linge du roi. Puis, ayant

laissé son corps presque nu sur le plancher, ils prirent la fuite, semblables au milan « qui s'évade avec sa proie. »

Ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi que les sujets de Guillaume songèrent à rendre les derniers honneurs à ce prince naguère entouré de tant de gloire et de flatteurs. « Les hommes religieux, les clercs et les moines, ayant enfin repris leurs sens, ordonnèrent une procession. On célébra dans le couvent de Saint-Gervais un service pour le repos de l'âme du roi. » Puis l'évêque de Rouen ordonna que son corps fût transporté à Caen pour y être enterré dans l'église de Saint-Étienne; mais personne ne voulait se charger des obsèques de Guillaume; ses fils étaient loin ; ses frères et ses cousins « l'avaient indignement abandonné ; » pas un de ses serviteurs ne se présentait pour conduire son corps jusqu'à sa dernière demeure. Un chevalier du pays, nommé Herluin, fut indigné de voir ainsi méprisés et delaissés les restes de son souverain : « pour l'amour de Dieu et l'honneur de la nation, il se chargea courageusement du soin des funérailles, » et escorta jusqu'à Caen le corps du roi.

Là les moines de Saint-Étienne, l'abbé Gilbert en tête, vinrent respectueusement recevoir le cercueil du fondateur de leur abbaye ; une foule nombreuse les suivait : « clercs et laïques » s'empressaient avec un mélange de déférence et de curiosité autour de leur roi mort. La procession était à peine entrée dans l'enceinte du couvent qu'un violent in-

cendie l'environna tout d'un coup. « Clercs et laïques s'enfuirent précipitamment. » Comme au jour de son couronnement, où il s'était vu presque seul au milieu de Westminster envahi par les flammes, le conquérant de l'Angleterre restait abandonné au milieu de l'église qui brûlait.

Lorsque l'incendie fut éteint et que la peur fut calmée, les évêques et les abbés se réunirent de nouveau pour donner la sépulture à leur roi. Quand « les obsèques du grand baron furent terminés, » dit Orderic Vital, les prêtres l'ensevelirent dans l'église, entre le chœur et l'autel.

Gilbert, évêque d'Évreux, renommé pour sa grande éloquence, célébra ensuite pompeusement les qualités éminentes du roi mort. Après avoir insisté sur la valeur à la guerre et sur la justice en temps de paix de celui « qui avait su châtier les brigands avec la verge de l'équité et protéger avec le glaive de la vertu les moines et les clercs sans défense, » il ajouta cependant : « Puisque dans cette vie nul mortel ne peut vivre sans péché, prions tous, dans la charité de Dieu, pour le prince défunt; appliquez-vous à intercéder pour lui auprès du Seigneur tout-puissant, et pardonnez-lui de bon cœur s'il vous a manqué en quelque chose. »

Gilbert avait à peine prononcé ces paroles qu'un homme sortit de la foule et vint se placer devant la fosse creusée au pied de l'autel. « Cette terre où vous vous tenez, dit-il au clergé rassemblé, fut l'emplacement de la maison de mon père; cet

homme pour lequel vous priez, n'étant encore que duc de Normandie, la lui enleva violemment, et lui ayant refusé toute justice, il y fonda cette église dans l'abus de sa puissance. C'est pourquoi je réclame ce terrain, et le revendique ouvertement. De la part de Dieu, je m'oppose à ce que le corps du ravisseur soit couvert de ma terre et enseveli dans mon héritage. »

L'homme qui venait ainsi disputer au corps de Guillaume le Conquérant quelques pieds de terre, se nommait Ascelin, fils d'Arthur. Sa réclamation était juste, « et tous les assistants le déclarèrent immédiatement. » Les évêques s'empressèrent de l'apaiser en lui remettant la somme qu'il demandait, et la cérémonie s'acheva enfin sans autre incident.

Guillaume le Roux fit élever au roi son père un magnifique tombeau; le plus habile orfévre de France, nommé Othon, fut chargé de l'orner de pierreries et d'argent ciselé. Tous les poëtes du temps, dit la vieille histoire de Normandie, « exercèrent la pointe de leur esprit pour dresser des épitaphes. » L'archevêque d'York, Thomas, l'emporta dans ce concours, et une plaque d'or reçut les vers latins assez médiocres où il célébra la gloire de « celui qui régit les fiers Normands et qui vainquit les Bretons; une petite demeure suffit maintenant à ce maître puissant. » Le vieil-historien de la Normandie, Orderic Vital, commenta plus simplement et plus chrétiennement la même idée

dans une page par laquelle nous terminerons ce récit :

« Un monarque naguère puissant et belliqueux, redoutable aux peuples nombreux de tant de provinces, resta étendu sur le carreau, délaissé par ceux qu'il avait nourris. Il eut besoin de l'argent d'autrui pour ses funérailles; il fallut recourir à la bonne volonté des gens du commun afin de pouvoir payer une bière et des garde-morts pour celui qui jusqu'alors avait joui si largement d'une opulence superflue. Il fut porté dans l'église à travers l'incendie, par un cortége tremblant; et celui qui avait été le prince de tant de villes, de tant de forts et de tant de places, n'eut pas même un terrain libre pour recevoir la sépulture.

« La condition du riche et du pauvre est la même; également ils deviennent la proie de la mort et de la pourriture. Ne placez donc pas, ô fils des hommes, votre confiance dans de faux princes, mais, réservez-la pour le Dieu vivant et véritable, qui est le créateur de toutes choses. N'espérez pas dans l'iniquité, et ne désirez pas le bien d'autrui. Si les richesses vous abondent, ne leur livrez pas votre cœur, car toute chair est comme l'herbe, et toute gloire comme une fleur. L'herbe se déssèche, et la fleur tombe; mais la parole de Dieu dure éternellement. »



## CHAPITRE VII.

(26 OCTOBRE 1851.)

Hommage récent de la Normandie à Guillaume le Conquérant. — Érection de sa statue équestre à Falaise, le 26 octobre 1851. — Concours de toute la population normande. — Discours prononcé par M. Guizot dans cette cérémonie.

Le 26 octobre 1851, huit siècles après la mort de Guillaume le Conquérant, sa ville natale réparait l'injure qu'avait reçue son corps au moment de sa sépulture. Sur la place publique de Falaise, on venait de dresser une statue équestre du roi Guillaume. Un jeune artiste normand, M. Rocher, l'avait fait remonter sur son cheval de bataille, agitant d'une main l'étendard béni par le pape, et de l'autre excitant ses troupes au combat; son geste animé, son expression ardente et forte rappelaient ses paroles aux soldats qui fuyaient à Hastings : « Voyez-moi tous, je vis et je vaincrai, Dieu aidant. » Non-seulement les habitants de Falaise, mais toute la population des campagnes normandes rendaient hommage au héros du pays : toutes les autorités du département du Calvados prenaient part à la cérémonie; de tous les départements voisins la

foule était accourue; elle se pressait autour du piédestal de la statue; et ce n'étaient pas seulement des divertissements qu'elle venait chercher; la plupart des assistants savaient le nom du roi Guillaume, et prenaient plaisir à entendre parler de lui; M. Guizot répondait aux sentiments confus, mais réels, de cette population, lorsque, prenant la parole, il leur dit:

« Vous donnez aujourd'hui, messieurs, un exemple rare, un exemple de mémoire longue et fidèle à travers les siècles. Il y a bientôt huit siècles, le roi Guillaume mourait, tristement délaissé, dans cette Normandie qu'il avait faite si grande. On trouvait à grand'peine à Rouen, théâtre de sa mort, quelques serviteurs pour garder son corps et accompagner son cercueil; on obtenait à grand'-peine à Caen, théâtre de sa sépulture, quelques pieds de terre pour l'y déposer. Vous réparez aujourd'hui cette froideur des contemporains; par vos soins persévérants et par le talent d'un artiste éminent, le roi Guillaume se relève dans sa ville natale; Falaise lui reporte, après huit siècles, la gloire qu'elle a reçue de lui.

« Il est beau de faire justice à un grand homme. Pas plus après leur mort que de leur vivant, il ne faut flatter les grands hommes; leurs erreurs, leurs torts, leurs vices, leurs crimes, quand ils en ont commis, doivent être mis en lumière et sévèrement jugés. C'est le droit et le devoir de l'histoire. Mais cette juste sévérité une fois accomplie,

le mal une fois reconnu et traité comme il mérite de l'être, quand l'homme a été vraiment grand, il reste grand au milieu de ses imperfections dévoilées. Et alors c'est aussi un devoir de l'admirer et d'honorer avec éclat sa mémoire, car les grands hommes font la gloire des peuples, quand même ils en ont été les maîtres rudes et chèrement achetés.

« Guillaume fut vraiment un grand homme; et si la grandeur des princes se mesure, comme il faut bien que cela soit, par la difficulté des œuvres et par l'importance des résultats, il n'y en a pas beaucoup qui lui soient supérieurs.

« Rappelez-vous messieurs, un fait qui s'est accompli de nos jours, sous nos yeux, l'expédition d'Alger en 1830. Il s'agissait d'embarquer et de transporter sur l'autre rive de la Méditerranée, pour obtenir d'un barbare une juste satisfaction, une armée de trente mille hommes. Quels immenses préparatifs! que de soins! que d'efforts! que de puissants moyens déployés par notre puissante civilisation? Et tout cela était jugé nécessaire, tant l'entreprise était jugée difficile. Et, au jour de l'épreuve, rien de tout cela ne s'est trouvé superflu pour le succès. Et le succès de l'entreprise a fait la gloire de ses chefs.

« Au onzième siècle, à peine au sortir de la barbarie, sans aucun des moyens que nous donnent aujourd'hui la civilisation et la science, le duc Guillaume a rassemblé, embarqué, transporté au delà de

la Manche, débarqué sur un sol ennemi, plus de trente mille hommes, et à peine débarqué, il a gagné des batailles, il a conquis un royaume.

« Voilà pour la difficulté de l'entreprise; voici pour la grandeur du résultat. Non-seulement Guillaume a traversé les mers sur de frêles barques avec une armée, non-seulement il a conquis un royaume; il a fait bien plus : il a fondé un État. Il a fortement et solidement établi, sur une terre étrangère, son pouvoir, sa race, des institutions et une langue nouvelles, et son œuvre a duré des siècles et dure encore : et c'est encore dans la langue du roi Guillaume qu'on parle à la noble reine d'Angleterre dans son parlement, et qu'elle répond.

« Nous avons vu, messieurs, des conquêtes bien autrement vastes, bien autrement éclatantes que celles du roi Guillaume. Elles ont disparu aussi rapidement qu'elles avaient été faites. C'est un phénomène rare que des invasions qui fondent des États. Guillaume a accompli cette œuvre. Il était en profonde harmonie avec l'esqrit et les intérêts permanents de son siècle; il avait autant de bon sens conservateur que de génie conquérant.

« Nous avons bien le droit, messieurs, de lui rendre cette justice, car sa gloire nous a coûté assez cher. Elle a été l'origine de cette lutte nationale qui a duré plus de trois siècles entre la France et l'Angleterre, ardentes à se posséder et à se subjuguer mutuellement. C'est Guillaume qui, en établissant

entre les deux peuples des liens partiels et précaires, a commencé entre eux cette ère d'hostilité acharnée et toutes ces guerres qu'ils se sont faites jusqu'à ce qu'ils soient enfin parvenus à se séparer complétement l'un de l'autre.

« Nous sommes sortis vainqueurs de cette grande lutte. Nous avons successivement reconquis toutes les parties de notre territoire et glorieusement assuré notre indépendance nationale. Nous avons définitivement repoussé les vainqueurs normands dans cette terre par eux conquise où nous les avions envoyés. Cette figure sans pareille dans l'histoire du monde, qui tient à la fois de l'ange et du héros, Jeanne d'Arc, a défait sans retour ce que les successeurs de Guillaume le Conquérant avaient voulu faire de la France. Et c'est sur la même terre, dans cette même ville de Rouen où le roi Guillaume était mort, que la vierge guerrière est venue sceller de son martyre la délivrance de son pays.

« J'écarte ces souvenirs du passé, tristes et glorieux; je ne regarde plus qu'à nous-mêmes et à l'histoire de nos propres jours. De nos jours aussi, de nombreux navires se pressent sur nos côtes, et embarquent, pour les transporter en Angleterre, des milliers de passagers. Est-ce une guerre nouvelle qu'ils y vont porter et trouver? Non, messieurs, c'est la paix qui les y conduit et les en ramène; ils ne cherchent point d'aventures ni de conquêtes; ils vont offrir et recueillir des gages de prospérité réci-

proque. Les rapports des deux peuples sont maintenant aussi pacifiques que fréquents et animés. Un palais de cristal où ils se réunissent, un fil invisible, un éclair circulant sous les flots, qui porte de l'un à l'autre les avertissements de leurs besoins et de leurs services mutuels, voilà les liens qui remplacent aujourd'hui entre eux ceux que Guillaume le Conquérant avait voulu établir.

« Laquelle des deux époques, messieurs, est la plus heureuse? lequel des deux spectacles est le plus beau? Certainement, au milieu des troubles et des inquiétudes qui pèsent sur nous, dans notre état agité et précaire, notre temps a de quoi être fier et plein d'espérance, pourvu que notre espérance et notre fierté ne nous précipitent pas dans les prétentions et les chimères d'un fol orgueil; nous pouvons, à bon droit, parler des bienfaits et des merveilles de notre civilisation, pourvu que notre civilisation ne soit pas elle-même un palais de cristal qu'on admire et qui disparaît tout à coup, et qu'on ne doive pas dire d'elle, dans la langue du grand poëte que la Normandie a donné à la France:

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

« Je ne voudrais pas, au milieu de cette fête, prononcer des paroles tristes; mais vous me pardonnerez, messieurs, l'expression d'un sentiment qui est, à coup sûr, celui de tous les hommes sensés et de tous les gens de bien. Quand on est lancé en

plein Océan, et par de violents orages, c'est peu d'avoir un beau vaisseau, bien armé, richement pourvu et couvert d'hommes intelligents et braves : il faut encore, il faut surtout que l'équipage soit uni et que le navire ait de fortes ancres, car c'est vraiment de là que dépend son salut. Soyons fermement unis, messieurs : sachons saisir les fortes ancres de la société et nous y attacher ensemble; Dieu nous donnera le salut, si nous faisons ce qu'il faut pour le mériter. »

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES.

---

## CHAPITRE VII.

(26 OCT. 1851.)



FIN DE LA TABLE.


Digitized by Google